

16^Y2

55878

L'ŒUF
DE
PASCAL

de CHRISTOPHE MIGNOT

ROMAN D'UN VOYAGE

Préface

de FABIENNE FAYARD

L'ŒUF
DE
PASCAL

ROMAN D'UN VOYAGE

Éditions Pictale
2, rue de Valenciennes, 105
PARIS 10

16042

55878

L'ÉBUI
ou
PASCAL

8228
707808

L'ŒUF
DE
PASCAL

de CHRISTOPHE / MIGNOT

ROMAN D'UN VOYAGE

Préface
de FABIENNE FAYARD

DL-18051990-13455

L'ŒUVRE
DE
PASCAL

de CHRISTOPHE MIGNOT

ROMAN D'UN VOYAGE



© C. MIGNOT, 1990.

ISBN 2-9504546-0-7

AAA

*A toi, Silvie, Silvia, Fea Silvia...
... et à toutes les femmes.*

PRÉFACE

« Existe-t-il quelque chose de plus vrai que la vérité ? Oui, la légende ; c'est elle qui donne un sens immortel à l'éphémère vérité. »

(Nikos KAZANTZAKIS : « Lettre au Gréco »)

A lot, Silver Silver, Two Silver...
... in a round the round.

...
...
...
...
...



© C. MCINTYRE, 1986
...
...

PRÉFACE

J'aperçus pour la première fois Christophe Mignot à l'aube du 21 juin 1987 sur les remparts du château de Montségur, en Ariège, pour la cérémonie néo-cathare du solstice d'été... Daniel Loddo — le ménétrier aveugle de la Montagne Noire — convoque d'abord le soleil aux accords de sa cornemuse puis, dès que rougit l'archère du donjon, que percent les premiers rayons, l'officiant Claude Sicre y embrase sa torche à l'aide d'une loupe. Multipliée, la « flamme de la tolérance », est alors relayée par des coureurs dans toute l'Occitanie.

L'écrivain, que je retrouvai par hasard le lendemain au château de Montaner, dans les Pyrénées-Atlantiques, était un homme d'une trentaine d'années... et moi une très vieille dame, qui avait depuis longtemps cessé de peindre. Il se recueillait à l'écart devant un petit tumulus, qu'il m'a présenté comme la sépulture de Fea Silvia. Puis, m'entraînant vers les ruines de la forteresse, il m'a brièvement conté l'histoire de celle qui, par la force des choses, était devenue son héroïne...

— J'ai rencontré Fea Silvia, il y a quelques années, exactement au même endroit que vous. Imaginez ma surprise quand elle m'avoua avec le sourire se trouver devant sa pro-

pre tombe ; mon incrédulité lorsqu'elle me révéla tout bonnement sa mission rédemptrice : « Je suis la fille de Dieu ! » Pourtant, de retour à Paris, elle m'a fourni tant de preuves de sa première incarnation au Moyen-Age que j'ai commencé à douter, avant de vérifier un à un tous les documents (la plupart en béarnais), aux archives et dans les bibliothèques...

Comme nous avons sympathisé, j'ai retrouvé Christophe Mignot à Paris. Je lui ai prêté le catalogue de mon unique exposition et il m'a confié son manuscrit. Je découvris à sa lecture un herbier de rêves, noués plus ou moins lâches, bousculés par des images vigoureuses et hallucinantes, ou des propos furibonds, sur le fil d'un récit qui ressemblait plutôt à un voyage pendulaire. Évoquant quels souvenirs ?

— J'ai utilisé ce qu'elle m'a confié, ce que Nébo lui a raconté, ce que j'ai lu, et ce que j'ai rêvé..., plus, peut-être, ce que sa divinité m'a inspiré, mais sans rien inventer...

— ...

— Cela pourra sembler absurde mais, avant de disparaître, Silvia m'avait promis qu'en songe, elle m'instruirait de son retour dans le futur et de l'accomplissement de sa mission. On ne pourra pas dire que j'ai vraiment écrit. D'ailleurs, je ne le prétends pas. Humble témoin sans grande autorité, je n'ai fait qu'entendre et répéter.

— Quelque chose m'échappe, Christophe : le sens de sa disparition.

— Silvia s'était réincarnée trop tôt. Du moins, l'absence de Nébo l'en persuada, et elle est repartie à sa recherche dans le temps.

— Mais votre histoire, qui se veut si intensément crédible, ne prouve rien... A mon avis ! Et puis..., quel engagement vous liait à elle ? L'auriez-vous aimée ?

Il fut soudain désemparé.

— Fabienne, je n'ai pas su l'aimer... De toutes façons, il

n'y avait pas de place pour moi dans son cœur. Je me souviens... Non de ses yeux, mais de son regard humide de femme nerveuse... Parfois la nuit, d'autres visages se surimposent au sien sans jurer. C'est peut-être une histoire d'amour, peut-être un peu la mienne, certainement celle de Nébo et Silvia... Or c'est aussi une histoire de Dieu. Que les Sidots vénéraient sous le nom de Matra, qui devint Dieue pour respecter le souhait de Gamachie... Et que Silvia appelait Mère !

Il me faut conclure. Je ne sais si mon âge me permettra de voir cet ouvrage imprimé. Sans doute reprochera-t-on un « choix » à son auteur... Je laisse au lecteur le soin d'apprécier.

Fabienne Fayard

N. de l'auteur. Fabienne Fayard (1908-1989), peintre surréaliste « tardive » est peu connue. Toutes « de jeunesse », ses œuvres sont des variations sur un seul thème : le « Jardin de Proserpine » du poème de Swinburne, et sont la propriété de collectionneurs qui ont préféré conserver l'anonymat.

It is well known that the present system of taxation is not only unfair but also inefficient. The present system of taxation is based on the principle of ability to pay, which is a very vague and subjective concept. It is not possible to measure the ability to pay of an individual in a precise and objective manner. The present system of taxation is also very complex and difficult to understand. It is a burden on the taxpayers and a source of revenue for the government. The present system of taxation is in need of a complete overhaul. A new system of taxation should be introduced which is fair, efficient and simple. The new system should be based on the principle of benefit received, which is a more objective and measurable concept. The new system should also be easy to understand and implement. The present system of taxation is a major obstacle to the economic growth of the country. It is time to reform the present system of taxation and introduce a new system which is fair, efficient and simple.

The present system of taxation is based on the principle of ability to pay, which is a very vague and subjective concept. It is not possible to measure the ability to pay of an individual in a precise and objective manner. The present system of taxation is also very complex and difficult to understand. It is a burden on the taxpayers and a source of revenue for the government. The present system of taxation is in need of a complete overhaul. A new system of taxation should be introduced which is fair, efficient and simple. The new system should be based on the principle of benefit received, which is a more objective and measurable concept. The new system should also be easy to understand and implement. The present system of taxation is a major obstacle to the economic growth of the country. It is time to reform the present system of taxation and introduce a new system which is fair, efficient and simple.

The present system of taxation is based on the principle of ability to pay, which is a very vague and subjective concept. It is not possible to measure the ability to pay of an individual in a precise and objective manner. The present system of taxation is also very complex and difficult to understand. It is a burden on the taxpayers and a source of revenue for the government. The present system of taxation is in need of a complete overhaul. A new system of taxation should be introduced which is fair, efficient and simple. The new system should be based on the principle of benefit received, which is a more objective and measurable concept. The new system should also be easy to understand and implement. The present system of taxation is a major obstacle to the economic growth of the country. It is time to reform the present system of taxation and introduce a new system which is fair, efficient and simple.

The present system of taxation is based on the principle of ability to pay, which is a very vague and subjective concept. It is not possible to measure the ability to pay of an individual in a precise and objective manner. The present system of taxation is also very complex and difficult to understand. It is a burden on the taxpayers and a source of revenue for the government. The present system of taxation is in need of a complete overhaul. A new system of taxation should be introduced which is fair, efficient and simple. The new system should be based on the principle of benefit received, which is a more objective and measurable concept. The new system should also be easy to understand and implement. The present system of taxation is a major obstacle to the economic growth of the country. It is time to reform the present system of taxation and introduce a new system which is fair, efficient and simple.

SILVIA quitta le château en robe de mariée. Simplement un peu plus pâle, la gorge nouée, maîtrisant le tremblement de ses lèvres. Le vent bondit sur elle dans le grand silence. Elle franchit le pont à bascule et les vit : douze silhouettes en long froc gris, le visage dérobé par la capuche, les bras croisés dans leurs manches. De petites bourrades la poussaient vers eux sous le crépuscule alenti. *Solutis genibus fractus incessus...*

Quand il releva la tête, Silvia reconnut Gamachie. Elle ne l'espérait plus, mais l'Ancien des Jours avait tenu parole ; il précéda les derniers Sidots sur la droite, dans le lit à sec d'un torrent...

Nul ne forcerait Silvia, ils se contenteraient d'attendre. Car elle ne pouvait qu'hésiter avant de se résoudre. Elle considéra la citadelle rouge, s'approcha de la fosse et releva sa traîne pour y descendre. Elle s'allongea en évitant de froisser ses atours et arrangea sa couronne. De là, Silvia ne voyait plus que Gamachie. Quand il ferma les yeux, elle l'imita. « Sur les visages et dans les cieux, toutes les paupières se sont baissées devant moi. Où es-tu, Mère ? »

Je suis là. Mais Celle qu'en ton cœur tu appelles, ne te répondras pas.

Les Sidots scandaient :

— Matra ! Matra ! en repoussant les remblais.

Ils replièrent sur Silvia le manteau de Matra. A la dernière motte, le jour tomba d'un coup. Gamachie frissonna.

Fea Silvia ! c'est une étoile !

Fea Silvia ! c'est l'or vivant !

Promise dès l'aube des temps, consacrée dès sa naissance, elle avait trente-trois ans.

Tel Adam ou Jésus, Fea Silvia expira un vendredi et fut ensevelie dans une circonvolution au centre de la terre. De veines en fleuves, de l'eau qui constituait son corps, elle imprégna la nature entière... Nihil consummatum est. Ecce homo gravis...

Ceci est Ma chair, ceci est Mon sang. Maintenant, Ma fille, dans le creuset, tu es la Materia Prima. Et Je serai l'Alchimiste. Comme d'autres avant toi, tu apportais Ma parole ; comme nulle après toi, si ce n'est toi...

Banquet de noces, banquet de funérailles ! Les torches brûlaient encore que l'emplacement du tombeau de Silvia s'effaçait. Quand Nébo sortit du château, le vent s'était calmé. Il appela :

— Silvia ! Silvia !

Trop d'empreintes et de rumeurs mêlées. Tiens, sur sa droite, un ruissellement. Il s'y précipitait quand une vieille douleur l'immobilisa. Il boitait. Dans sa hâte, il tomba. Toujours cet écoulement. Nébo se releva, fit quelques pas : plus un bruit. Il pleurnichait. Une singulière humidité montait de la terre. Vers un ciel bouché, un ciel de poix, en proie à la vraie nuit...

Dans l'aube grise, à l'heure blême où le jour s'écarquillait sur un matin endolori, toutes les étoiles se rallumèrent. Et tout en blanc, l'Éthiopien, à cheval, s'enfuyait. Il cria qu'il arrivait : à qui ? Il n'arriva point : où ?

Des siècles passèrent. Certains vendredis soir, quand une belle journée d'automne s'achevait en un riche crépuscule, un écho répétait dans le château ruiné :

— Silvia ! Silvia !

La témérité des curieux s'arrêtait là. De plus hardis chercheurs, arguant d'une légende ou de visions, exhumèrent un squelette de femme qui, exposé à l'air, se métamorphosa en une jument noire au front étoilé ; un sourcier localisa une eau qu'aucun sondage n'infirmait... Passant, ne cherche plus à Montaner le tombeau de Fea Silvia ! Le temps de l'Arbre n'est pas revenu...

.....

Sa vue se brouilla devant le moniteur...

Alors, on s'endort ? Fais de doux rêves !

Il se secoua, plein de terreur...

Oh ! le beau cauchemar ! Mais il ne M'entend pas...

>> Banque Internationale de Données Télématiques
METEO. ENTER.

- >> 1) Conditions météorologiques passées
2) présentes
3) prévisionnelles
4) Autres renseignements.

1. ENTER.

- >> 1) Pays ? France
2) État ou région ? Pyrénées Atlantiques
3) Ville ou capitale ? Montaner

ENTER.

- >> Erreur. Indiquer les coordonnées :
1) Longitude ? 0° 00' 26'' OUEST
2) Latitude ? 43° 20' 47'' NORD

ENTER.

>> Données fantaisistes. Vous êtes dans le no man's land. S'il s'agit d'un jeu stratégique, contactez les archives météorologiques et climatiques au ...

Répondeur :

— Lignes surchargées, impossible de donner suite à votre appel... Lignes surchargées...

Il programma des rappels toutes les cinq minutes.

La petite lampe de la console n'éclairait que la tablette. Quarante écrans vidéo tapissaient du haut en bas les murs de la pièce transformable à son gré en astronave, sous-marin ou autocar. En complément : une kitchenette et un corridor-WC avec la porte palière. Des îlots sur la moquette brune : bac à douche, lit étroit, orange canapé rond.

>> Banque Internationale de Données Télématiques
CARTO. ENTER.

>> Carte souhaitée ?

France, 20^e siècle, IGN, Routière 70

Il agrandit et centra sur l'écran la région Pau-Tarbes.

VOYAGE. ENTER.

>> Itinéraire souhaité ?

Pau-Morlaàs-Baleix-Montaner

ENTER.

>> Véhicule utilisé ?

Tout-terrain

ENTER.

Le numéro des renseignements météo se recomposa pour la troisième fois :

— Lignes surchargées...

Il annula.

PLAY.

De l'avant à l'arrière de son véhicule silencieux, quarante fenêtres s'ouvrirent sur une forêt qui respectait le tracé de l'ancienne départementale.

ON.

L'image ne sautillait pas. La topographie analysée par satellite lui permit d'accélérer jusqu'à 30 kms/h. Morlaàs.
STOP.

Numéro des archives météo. Répondeur !

ON.

20 kms/h. La voie s'était rétrécie. La chenillette louvoyait entre les chênes et les châtaigniers. 10 kms/h. De grosses branches bousculaient le véhicule, de vieilles souches le soulevaient brutalement, une rigole le chavirait. Le pare-brise chassait les feuillages.

STOP.

Un étranglement impossible à contourner.

CORRECTION ERREUR. EXIT. ENTER.

La pièce tomba dans le noir.

ON.

Il suivit sur la carte sa progression virtuelle. Toute sensation de relief ou de vitesse avait disparu.

FUSION.

Tous les écrans se rallumèrent, l'obstacle était passé. 15 kms/h. Montaner. Les maisons décoiffées du dernier village érigeaient des bouquets d'arbuscules. Après la mairie, il emprunta à gauche une petite route abrupte, découvrit au sommet les ruines d'un calvaire, des védrines de romanichels abandonnées... juste à l'emplacement de l'ancienne... Mais il ne restait rien, aucun vestige de la première bourgade. « De quels souvenirs ma conscience se montre-t-elle si avide ? Je ne suis pourtant jamais venu à Montaner. Le hasard m'a simplement ouvert les yeux à la Bibliothèque Mondiale la vieille monographie de l'abbé Marseillon : Histoire du

Montanerez. » Il bifurqua sur la large avenue qui conduisait à la tour carrée du château de briques rouges. Dégagée, entretenue, comme si chaque semaine, comme si depuis toujours... Pourtant la restauration du château — ruiné par du Plessis le bien nommé — entreprise au 20^e siècle par maître Mounetou n'avait pas été poursuivie. La porte était close, le pont affaissé. Un bosquet où voletaient de grands corbeaux noirs occupait l'enceinte... Tous les écrans s'assombrirent soudain. Le ciel était plein d'étoiles, le château plongé dans la nuit. Le véhicule ralentissait, s'enlisa... Il prit soudain peur. STOP. ALT. ENTER.

Le tout-terrain accomplit péniblement un demi-tour et reprit de la vitesse.

*
* *
*

— Je me suis trompé ? Non...

Une voix féminine :

— Allo ?

— Bonjour ! Les archives météorologiques internationales ?

— A votre service !

— Je désire savoir le temps qu'il faisait à Montaner, Pyrénées-Atlantiques, un certain vendredi d'octobre 1382.

— 1382 ? Vous êtes sûr ? Et pas certain du vendredi ! Il bredouilla :

— C'est si vieux...

— Vous avez quand même une sacrée mémoire ! Trêve de plaisanterie..., Montaner, avez-vous dit ? Ce nom m'est inconnu. Quoi que... Cela peut demander longtemps car les recherches sur l'éclipse de la mort de Romulus... Pourquoi je vous raconte ça au fait ?

Elle avait raccroché. Soudain sceptique, il soumit le numéro de sa correspondante à l'annuaire électronique.

>> Ce numéro n'est pas attribué actuellement

« Quelle porte ai-je fortuitement entrebâillée ? » Assis sur le canapé rond, il envisagea les écrans éteints, ses seules fenêtres sur le monde. Il lui suffisait de souhaiter une adresse dans un des trente arrondissements de Paris pour y habiter. On pouvait même choisir son point de vue : un parc, un stade, la fenêtre rapprochée d'une jolie fille à sa toilette... ou posséder grâce à l'holovision un animal de compagnie ou une plante... Mais il se gardait autant des lieux que des dates. Il ne possédait ni miroir ni montre ; il ne recevait rien qu'il n'eût choisi, rien qu'il ne pût à l'instant rejeter.

Décœuvré, il s'était branché sur un satellite géostationnaire. Une image fixe de la terre occupait l'écran central : presque toute verte..., sans les rares mégapoles... Il pia-nota pour l'agrandir, s'en rapprocher sur une orbite fictive et la voir défiler...

Insert : communication télématique.

>> Par recoupement de témoignages nous vous proposons une estimation des conditions météorologiques à Montaner en octobre 1382 : vents violents, pluies diluviennes... Devons-nous poursuivre nos investigations ?
OUI. ENTER.

Téléphone.

RENVOI HAUT PARLEUR. ENTER.

Elle, enregistrée sur son répondeur :

— Les saisons sur Mars sont plus accusées que sur la Terre. La planète rouge danse avec ostentation pour exciter l'ardeur du lointain Soleil qu'elle contourne en près de deux ans.

Depuis que les voiles-miroirs ont échauffé son corps, elle rêve d'atmosphère et songe au beau manteau vert dont l'habillait Carra. Mais elle n'accueillera pas la chiourme qu'on lui avait promise, surveillée de Phobos qui court à rebours et gouvernée depuis l'altière Deïmos. Point de giboulées ! juste une légère brume à l'aurore ! Permafrost et calotte glaciaire la font frissonner ; elle tousse et éructe des vents sanglants qui lui déchirent la gorge. Quand l'approche du Soleil l'empourpre, elle brille comme une étoile et les tempêtes estompent ses traits rudes et ses champs de cônes... Mercure, féale empressée de son maître de feu dont elle n'ose détourner une face impassible de satellite, n'est plus qu'un reflet de diamant... L'orbite d'Uranus, c'est presque un siècle de voyage en litière. Sa tête verdâtre ballottée sur l'oreiller, elle délire en saisons évanescentes, veillée par un compagnon grotesque... Toute en gris-bleu, mouchetée de nuages et roulée dans sa ceinture magnétique, Neptune qui trace son circuit deux fois plus loin, est distraite par les aurores boréales de son beau Triton et maîtrise mal les trépidations des hordes de plantigrades agacés par les mouches qui labourent son sol à grands coups de défenses... Quand le maître n'est pas ivre c'est le sujet qui boit... Pluton s'égare aux confins du système, perdant et reperdant le panache de son seigneur lointain en se dénudant de son atmosphère aléatoire, derrière des bandes d'astéroïdes froids qui frayent avec les écuyers des chevaliers... De trop loin, sans savoir si rit ou pleure l'œil clignotant de Proserpine qui défie les télescopes sur son orbite capricieuse. Verte ou rose comme un bouton de pavot au fil de ses interminables saisons.

Abasourdi par cet ahurissant déballage, il se contentait de hocher la tête, de sursauter quand le téléphone... Impossible ! Il décrocha. Encore elle.

- Vous avez du nouveau pour Montaner ?
- Vous en tenez avec votre Montaner ! Si je vous demandais de justifier votre demande ?

— J'écris.

— Quoi ? Plus personne n'écrit.

— J'écris parce que j'ai honte sans pouvoir m'expliquer cette honte. Mais j'écris peu, je me souviens... Était-ce inéluctable ?

— Ah ! c'est tout un art de vivre avec sa nostalgie et les stigmates de son passé !

Il raccrocha. Il gagnait son coin repas quand il se figea : sur le dernier écran en haut à droite, la lune venait d'allumer l'étroit croissant de son premier quartier. Volte-face. Sur le mur opposé, la lune répondait à la lune en son dernier quartier.

— Lune qui fixe le soleil en lorgnant l'océan ou la terre sans jamais nous tourner le dos.

Lui, excédé :

— Une vraie tête à claque ! une cible pour météorites ! un camembert trop fait !

Elle, s'esclaffant :

— Notre Mère qui êtes aux cieus, délivrez-nous du mâle !
Puis sérieuse :

— Respectons cette régente discrète. La faible clarté qu'elle dispense nous préserve de rêves si profonds que nous n'en reviendrions pas.

La voix, les lunes s'éteignirent : il avait coupé.

Il dîna d'un plat absurde et multicolore réchauffé au four micro-ondes : un emballage comestible thermoformé — garniture au choix ou pain — un aliment de synthèse et de fantasme : œufs de lapereau, tétines de canard, cuisses de brochet, nids de gazelle express, culs de poule... et la charge habituelle de contraceptifs, tranquillisants, vaccins... (programmée chaque jour par l'unité centrale avec le dopage des supporters et des néo-croyants) Pour la sono..., une

mouche ? Un bourdonnement qu'il chassa d'un revers de main, qui revint. Le téléphone se décrocha et se commuta sur haut-parleur.

— Je désire vous préciser que la température au centre du Soleil s'élève à 16 millions de degrés, alors qu'en surface...

— Non ! et non ! j'en ai marre de vos sornettes !

Il perçut dans son dos un murmure confus, des échos mobiles, un insecte soudain très proche, énervé, énervant. Il traversa la pièce sans lui échapper. Téléphone. Non ! Répondeur débranché. Re-mouche. Général coupé. Il s'affala sur le canapé. Le silence. Supportable ? Quelques secondes, le temps de s'angoisser... Une lampe rouge fixe sur la console alimentée par les accus.

>> Service d'entretien télématique :

1) panne ?

2) coupure involontaire de votre part ?

3) autre cause ?

2. ENTER.

L'écran s'effaçait. Pause. Da capo.

3. ENTER.

>> Intervention immédiate

Il ralluma aussitôt, le téléphone sonna, il recoupa.

>> Pas d'impatience !

Dix minutes s'écoulèrent.

>> Nous sommes branchés sur le relais de sonnerie. Si vous êtes hors d'état d'ouvrir nous enfonçons la porte et appelons une ambulance.

NON.

>> Matériel réactivé ?

(sans commentaire)

Téléphone. Elle ne le laissa pas parler :

— Comment t'appelles-tu ?

- Benoît.
- Moi, c'est Silvie. Tu vis seul ?
- Oui.
- Tu t'acagnardes ?
- Pas plus qu'un autre.
- Toujours enfermé ?
- Oui.
- Es-tu un monstre ou un dieu ?
- Les deux.
- Sous quelle forme mourras-tu ?
- Je suis immortel !
- Moi aussi. En rompant avec le temps, espères-tu échapper à Dieue ?
- Dieu est aux abonnés absents.
- Il est des fronts que le ciel écrase et d'autres où il germe ! Et pour les femmes ?
- Quoi les femmes ?
- Tu t'es offert le 3D ? Avec le casque, le vibro multi-programme, la strobo à épilepsie et une bonne giclée d'E.B.F. (ondes de très basse fréquence) à reverdir un centenaire, quel pied !
- La femme est un piano aqueux !
- Télévoueur vicieux, te masturberais-tu en reluquant des accouplements de capsules spatiales ou en visionnant des courses automobiles ? Si t'es branché, tu pourras bientôt baiser des cyborgs ! Allez ! je vais te reparler de planètes ! Il gémit, posa le combiné, s'éloigna, attendit.

Sa voix s'amplifia pour le rejoindre :

— Même avec un cœur à 16 millions de degré le Soleil a la chair de poule et frissonne à 6000 degrés. Pauvre maître frileux qui doit éclairer et chauffer toute sa cour ! — et tourner comme les autres autour de nous... L'affolante Vénus ne daigne pas se montrer nue. La plus étincelante des femmes

est un brasier, une serre emballée que des injections de micro-organismes ne refroidiront pas. Emmitouflée dans son oppressante atmosphère d'origine, d'une humeur exécrationnelle, arrosée d'acides et parfumée au soufre, elle écrase les sondes spatiales en moins d'une heure. Faible souffle à fleur de peau, un ouragan dans son sillage, elle découragerait les plus galants ! Sa seule excuse : elle est si myope qu'elle ne voit ni Soleil ni étoiles. Elle vit sans satellite, sans remède à sa solitude. Seule, parfois, la Terre, sa voisine et sa jumelle, vient désombrier sa face cachée. Ah ! Étoile du matin, Étoile du soir, phare et guide de deux crépuscules ! Si tu savais que ton martyr est un tel spectacle !... Mais voici Jupiter, la Mère. Cette radiante planète froide et lente au petit cœur de fer contourne le lointain Soleil en douze ans. Ses allures paresseuses cachent une nature vive : des jours et des nuits de cinq heures, une danse de toupie dans l'euphorie d'un éternel printemps. Elle pèse autant que tout le système, cette femelle gravide. Toujours en sueur, avec des bouffées de pression hallucinante qui la gonflent ou contractent, des remous, des spasmes, et sa gigantesque tache rouge sang, une vulve béante de 40 000 kilomètres qui enfle et désenfle, une fente liquide, un œil cyclonique doué d'ubiquité. Un regard et un ventre qui se confondent dans une grande fureur. Des hordes d'oiseaux naissent dans ses replis, passent et repassent, puis s'élèvent dans les couches molles et douces de sa haute atmosphère. Tu te souviens ?

— Je reconnais un symbole alchimique.

— Tiens ! vise !

Jupiter en TRAV. AV. sur tout un mur. Benoît blêmit : la planète en chaleur ressemblait trait pour trait à sa description. Elle avait toute une cour de satellites pour l'adorer, lui porter la chandelle ou l'abriter du Soleil au cours de ses milliers d'éclipses annuelles.

Benoît ferma les yeux :

— Pourquoi me harcèles-tu ?

— Je prétends pour toutes ces planètes à une reconnaissance de féminité fondamentale. Elles sont toutes — sauf une ! — issues de Matra, que les Grecs appelaient Gaïa et qui créa le ciel, comme son propre mâle. Eh ! voilà ce faquin de Saturne ! le toton fou aux fugaces saisons qui ne goûte ni jours ni nuits. Une grosse mouche qui bourdonne pour se réchauffer, une soucoupe versatile qui serre ses habits froids et se déguise de reflets, qui joue au cerceau avec ses anneaux et à la fronde avec Titan. Son haleine glacée accumule les congères. Il répand une humeur blanche que dissipe le hoquetement jaculatoire des tempêtes. Du balai ! du balai ! enfant poussiéreux ! Carra te bâtissait des villes immenses et riches, te peuplait de milliers d'hommes aux veines de bile noire et aux artères de feu bleu. Et le père Athanase, de lents vieillards lugubres portant des torches. Ou d'autres encore de polypes... Or, l'on n'a pas pied sur toi, tu n'es même pas fait de gaz nobles et solides, mais de vents sales, de pets.

— Cronos castra son père.

— Sa seule bonne action ! Ainsi fut engendré Aphrodite.

— L'homme eut évité l'aventure de la mort.

Silvie avait raccroché.

Benoît s'attendit aussitôt au pire. Vraiment ! Se pourrait-il qu'elle lui manquât déjà ? Après quelques minutes, il recomposa le numéro... Répondeur :

— Bonsoir, Benoît. Le moindre calculateur effectue une quantité invraisemblable d'opérations pour résoudre la plus simple équation, et la moindre cellule de l'organisme est contrainte à une multitude de réactions élémentaires. Les Hindous usent de nombres impressionnants pour calculer l'éternité : un jour de Brahma ou kalpa vaut 4320 millions d'années ; 100 ans de Brahma représentent un cycle. Un

battement du cœur de l'Univers ! Qui compterait les siens ? Même sachant qu'il en dispose de 4 milliards ? Cent ans de vie sont un maximum. Après le déclic, tu pourras m'appeler... Une immense lassitude envahit Benoît. Une douche rapide, il s'enroula nu et trempé sur le canapé, s'endormit.

Téléphone. Silvie l'éveilla en sursaut :

— Tu devrais t'habiller.

— Comment sais-tu ? T'es branchée en direct sur l'audimat ?

— Mes oreilles te voient comme des yeux. N'écarte pas les bras comme un crucifié !

Benoît rassemblait fébrilement ses vêtements.

— Pas si vite... Tu me plais, ami !

— Quel est ton secret ?

— Et quelle est la règle de saint Benoît ?

— Ne rien, jamais, demander à personne, afin que rien, jamais, ne vous soit refusé.

— Et si tu tombes malade ?

— Autodiagnostic par système expert et magnéto-encéphalographie, puis ondes curatives ou médicaments.

— Ce n'est pas toi qui choisit le traitement, Benoît ; dans certains cas, rien n'assure qu'ils te soignent. Et les hôpitaux ne désemplissent pas, même si les durées d'hébergement sont écourtées par la coelio-chirurgie, les implants sécréteurs et les radio-traitements.

— Je ferai patienter le mal en moi pour contraindre la douleur à se taire.

— Songe à leur rapidité d'intervention au moindre doute... L'audimat qui te filme, analyse ton comportement et tous tes paramètres vitaux. Ils te découvrent malade quand tu l'ignores encore. Ils peuvent t'immobiliser comme ils veulent avec une bonne décharge d'E.B.F.

— J'ai tout prévu. Une caméra solidaire d'un désintégrateur accompagne tous mes déplacements. Son œil de vautour analyse mon rayonnement infrarouge. Quand il s'interrompra...

— C'est affreux ! Mais grâce au climatiseur tu es sûr d'aller au ciel. Mes compliments ! je suis particules et je retournerai particules ! Or, Benoît, n'est-ce que cela la vie pour toi ?

— De quoi parles-tu ? Mon enfance fut un calvaire ; de l'existence, je n'attends plus rien. Je suis un rebelle, Silvie. Quand ils découvriront — mais le pourront-ils ? — comment j'ai pu pénétrer et m'intégrer dans le système après avoir berné tous les mouchards... Je me suis enfermé dans un trompe-l'œil dont je refuse de sortir.

Elle s'écria :

— Ne veux-tu donc pas vivre ?

— Je suis immunisé.

Accablée, elle avait perdu toute agressivité :

— Je viens de découvrir un peu de ton être.

Ému, il grogna :

— « Le destin est la conscience de moi-même, mais comme d'un ennemi. »

Silvie soupira :

— Benoît, je t'en prie... Ami, ne te cache pas derrière ce froid penseur qui disputait ses élèves à un misogyne. Tu ne vas pas faire l'appel des cimetières. Pense par toi-même ou tais-toi ! L'homme se consigne dans un espace et laisse se développer en lui des tumeurs de temps. Il souffre et périt frustré. L'on dit que le temps passe, l'on se persuade qu'il avance, cela vaut mieux que d'ignorer ce qu'il fait, cela rassure. Or le temps ne se conjure plus en espace. Redeviens maître de ta trajectoire, Benoît ! L'âme t'offre l'immortalité. Qu'elle devienne prédatrice au besoin ! Déploie ses ailes ! elles soutiendront le vol de tes poumons !

Benoît rêvassait le combiné à la main. Silvie avait racroché depuis longtemps. Il se coucha, s'assoupit puis rêva qu'il recomposait son numéro. Répondeur :

— Ami, tu ne m'éveilleras pas. Mais s'il t'a pris l'envie d'appeler, écoute... L'homme est devenu une éponge passive qui courbe l'échine pour un petit coin de parapluie. Même sans dieux — peut importe qu'on les ait chassés ou qu'ils se soient lassés ! —, même sans Dieu, l'homme est saisi du besoin irrépessible d'adorer. Adorer à tout prix, n'importe quoi : des démons paradant, des idoles-putes qui le réduisent en esclavage... Nos Barbus culturels ou nos Glabres évangélistes ! C'est à toi que je m'adresse, Benoît... Tu ne sais pas encore combien nous sommes proches. Tu n'as pas découvert que tu as déjà vécu, que tu m'as connue... Mais je sais que tu le soupçonnes : tu t'es trompé en appelant la météo... Le temps plus que l'espace nous a séparés. Nous nous reconnaitrons. Que pèseront alors quelques siècles devant l'éternité ?

Benoît ne dormait plus. Les lunes s'estompaient sans qu'il put les retenir, avec ses mains, dans ses bras, sur son cœur.

— Tu sais désormais ce que je devais t'apprendre. Dès mon réveil, nous reprendrons l'entretien. Je te donne la parole, une cassette entière.

Benoît arpenta longtemps la pièce en essayant ses mots à mi-voix puis s'abandonna :

— Oui, nous sommes sans doute des survivants. Toi seule connais mon destin ! Mais ne va pas trop vite, amie.

Pause. Il déjeuna (cf. il dîna), poursuivit :

— Mes idées papillonnent autour de la pensée concave que les philosophes se sont contentés d'effleurer. Du style : « La Mort, c'est ce que nous voyons éveillés... » Et en dormant, la Vie ? « L'une se renverse en l'autre. » Ou la dialectique

du « pour » et du « dans ». S'il est aisé de retourner un gant, la pensée lie les mains de celui qui tente l'expérience sur elle. Si l'on succombe à la tentation d'éclairer son revers, elle se rencogne dans l'ombre, comme effrayée. Qu'y verrait-on ? Des archétypes ? Donc rien qui ne se donne à voir !... Tout n'est là que songes à l'état d'inertie, essences en attente de se compacter... Alors que tout fleurit dans l'interstice, l'homme paraît craindre d'être retardé par le temps même. Bousculée par des absences picnoleptiques, sa pensée-locomotive se retourne pour vérifier l'attelage...

Benoît se choisit une version d'Orfeu Negro. Recadrée, remontée d'après une copie 16 mm, avec six caméras pour l'incruster dans le décor, toujours dans son dos et face à Orféo.

PLAY. ON.

EXT. NUIT.

Benoît se mit à danser, ralentit, s'arrêta. Panne de musique ? Il recula jusqu'au canapé, s'assit, surpris. Il y avait de quoi : il ne reconnaissait pas le film alors qu'il l'avait visionné des centaines de fois. Orféo était bien là, les sambas, le squelette... Eurydice ? Pas d'Eurydice ! Il avait du mal à en croire ses yeux. Il se releva, s'approcha des écrans tactiles... Trop près... Un aveugle venait à sa rencontre : Orféo. Les couleurs se saturèrent anormalement et brusquement l'image s'inversa. Trop tard ! Benoît était passé de l'autre côté... Et de l'autre côté, il n'y avait rien. Pas même Orféo. Benoît ferma les yeux, les rouvrit, se chercha dans le studio, ne se trouva pas, se mit à courir derrière les écrans, multiplié par des retards d'impulsions, avatars délayés, englués, phagocytés par sa propre lumière... Aspirée particule par particule par le trou blanc de l'horizon. Soudain, une silhouette blanche apparut dans la pièce. Eurydice ! Benoît refranchit les écrans, tomba à genoux, dans le noir. Les murs jetèrent un vif éclat, un bou-

quet de fulgurations, la pièce se ralluma. Benoît, Orféo..., seuls ! La Mort perdra tout droit sur elle, tout à l'heure, ce soir... Benoît... Benoît se mit à sangloter. Orféo, désespéré, était repassé derrière les écrans et l'observait.

Silvie demanda :

— Orféo, qu'as-tu fait d'Eurydice ?

— ...

— Retourne-toi, Benoît ! Que s'est-il passé à Montaner, un « certain » vendredi d'octobre 1382 ?

Benoît chercha la lune pour lui répondre.

— Où es-tu ? Où es-tu ?

— Cette nuit-là fut bien noire. Tu refuses les dates et les heures, mais un souvenir précis t'obsède. Rappelle-toi, Benoît !

— J'ai perdu mon amie...

Les écrans s'étaient vidés. Silence. Benoît tamponnait ses yeux. Silvie entonna d'une voix chantante :

— Tout revient, tout revit ! c'est l'éternel retour ! Pas tout à fait celui du mage de Silvapiana, plutôt celui de la fleur qui d'une année l'autre repousse à la même place, en grande partie la même, mais pourtant différente — comme les souvenirs rappelés sont des refloweraisons... Ce n'est plus la même rivière puisque ce ne sont plus les mêmes eaux... dans le même lit. Ce ne sont pas tout à fait les mêmes cellules, ni les mêmes atomes... Notre corps diffère à chaque instant de celui qui l'a précédé. Heureusement, en dépit des mouvements de personnels l'usine tourne... Aussi pourrie soit-elle, que revienne la vie ! Au-delà de la mort et du leurre de l'existence, c'est l'étreinte grandiose ! Quand l'amour s'en va, la mort survient ; sinon elle ne fait que passer... Je t'invite, Benoît ! Ami, remontons les temps parcourus ! Au commencement était la Femme, et la Femme était Amour...

IL n'y a plus de mondes. Rien qu'un Univers qui tente encore de se reconnaître dans ces masses de galaxies éteintes que Je ramène dans Mon gigantesque filet. Les astres dévalent l'espace : des sacs de planètes grippées qui s'éraillent, des étoiles stridentes qui s'aplatissent comme des crêpes.

Il n'y a plus d'Univers. Rien qu'un amas empêtré de mondes concassés aussi informé qu'un papier froissé, qui s'asphyxie lentement, agité de vagues et velléitaires tentatives de se diviser.

Il n'y a plus qu'une main. La Mienne, Ma senestre qui se referme sur l'espace tout entier, une masse âpre et turbulente qu'Elle roule en une boule noire et lisse... Et Mes doigts reviennent sur la forme calcinée, la pétrissent. Encore une pression du pouce. C'est l'instant ultime pour l'infiniment petit. La dernière particule jette un si vif éclat que Ma nuit s'approfondit. Et la mémoire se délie dans le temps révolu de la matière.

Je Me suis voulue nuit, ténèbres parfaites et unanimes. Vides, mais pénétrées par l'ombre comme une odeur, des ténèbres de désir !

L'Univers replié gît au creux de Mon être, tout empreint de mélancolie. Distraite, Ma nuit s'ennuie, Ma méditation s'anuite, Je M'assoupis...

Non ! Ma nuit ! une goutte de lumière vient d'échapper à Ma vigilance ! Elle a brûlé Ma main gauche, Ma droite s'est ouverte en vain. Le vide est pollué, le néant inguérissable. Non ! c'est Ma nuit ! Je tâtonne dans les ténèbres. Quelque part l'ordre triomphe du chaos...

Et Je Me découvre prisonnière. Ma nuit s'agite et transpire. Une touffeur lente s'ébroue en nuages noirs qui glissent entre des nappes d'eaux figées aux reflets fuligineux. Fragile singularité où je somnole... Des spasmes, des jeux d'ombres, dans une ombre plus grande.

Soudain des craintes s'éveillent au sein de Ma nuit baratée ! des forces que Je ne contrôle pas mieux que les battements de Mon cœur... J'ai peur ! Et Ma peur dégénère en frayeur dans les sombres replis de Mon corps inaccessible.

Les eaux noires et inbornées s'agitent en tous sens. Elles multiplient à l'infini leurs propres remous, elles s'échauffent et se recréent tout ennuagées. Alors une bluette jaillit des frictions, une étincelle blanche, si infime qu'il faut la sensibilité de Ma nuit pour la détecter — ou la songer — avant de l'éteindre.

La panique succède à l'effroi. Des rayons innombrables zèbrent Ma nuit. Des myriades de particules se matérialisent dans tout l'espace. Éphémères, épiphanes, elles tentent de fixer des repères. Elles fusent, brasillent, pulsent, copulent. Mais surtout, elles Me narguent en tentant l'expérience de la matière...

Nuit ! ô Ma nuit ! je Me porte sans relâche sur tous les fronts pour les étouffer ! Enfin Mon cœur s'apaise. Tous les feux détiés, toutes les étincelles soufflées, les rayonnements s'interrompent. Du chaos ! encore du chaos ! Ma nuit troublée se rassérène. Mais suis-je encore seule ?

Non ! Andros ! il est entré par effraction ! le voilà !
Redouté et espéré, inévitable.

— Salut à toi, Matra. Je suis celui qui toujours revient.

— Et moi Celle qui est, Celle qui sait.

Au loin, c'est lui, cette lueur qui résiste ! Tremblant mais décidé, excité par Ma nuit. Je reprends Mon souffle, Je rassemble toutes Mes ténèbres. Horreur ! Ma nuit reluit, noir miroir qui révèle sa présence ! De quelque côté que Je Me tourne, Je le retrouve, grossissant dans mon dos, criblant le ciel pour m'observer.

Mon corps résonne d'échos sourds, de râles. Mon attention se relâche. Je sens croître en Moi des sentiments confus, naître des fantasmes. Une chaleur émouvante remplace la brûlure et Ma nuit se fait velours. Étoffe trop fragile ! Soudain l'accroc ! une fissure incarnate au manteau, une bouche qui s'ouvre ! Et dans Ma nuit, une lumière s'égoutte... Un œil sans paupières fixe, ébloui, cette perle incandescente. Un regard sans répit ! Sur les eaux rêveuses, le verbe se fait chaud.

— Ne boude plus Bouche, l'Œil te sourit !

J'embrase Mes cheveux de Mes mains-tisons et Mon corps nu de feu blanc s'approche du tien, Andros le rouge. Un feu d'artifice, l'explosion de Notre première étreinte : dissémination de l'éclat unique et mise en rotation de Nos démembrements.

— Matra !

— Andros ! Je n'existe que par toi ; mais en toi Je ne suis qu'une idée. Et voici Nos mondes ; avec la trame tirillée de Mon manteau devenue invisible : tous les ponts et les routes de Ma spatiographie intime. Nos mondes en partance, Andros...

Ils s'éloignent déjà... Les étoiles règnent partout. Que les planètes courtisent avec plus ou moins de faveur. Leurs caprices y instaurent l'hiver ou l'été.

Mais toi, tu restes là, Ma toupie verte ! Arrête-toi, Mon astrasse chérie ! Tu es au centre de tout et l'Univers gravite autour de toi ! C'est toi, tête folle que J'appelle la Terre ! Une planète de boue riche pour le corps et pour l'esprit...

Tous ces mondes et Moi, nuit et femme, au mitan des ténèbres. Je suis ventre, déhiscence, sainte entaille, partout dispersée : là une bouche, ou un œil mauve... Aux confins de l'espace, Je Me vois nue... Habillée, dévêtue. Noire et blanche, au sommet d'une montagne sombre, et Je tends Mes bras blêmes à une plus grande lumière, et Je danse dans une source jaillissante, m'éclaboussant de perles noires.

— Toi aussi, tu M'as quittée, Andros ?

— Je suis là, Matra !

Et tu M'apparais, homoncule de cinabre... Andros ! Debout, les bras collés au tronc, et les jambes fermées. Sourd, muet, aveugle.

— Je m'ouvre à Toi, Matra !

— Je t'infiltré, Andros !

J'éprouve ta minceur, ta finitude, et toi Ma transparence. Je viens à toi, en toi ; Je demeure hors de toi... Tu tournes sur toi-même, te contournes, te pénètres. Tu t'unis à toi et à Moi en t'interposant entre Mes deux aspects : Ma convexité et Ma concavité...

Tu es l'arc et la corde, Andros ! Tu Me transperces de tes flèches de feu en te mutilant à chaque trait, tu plonges ton calame dans Mon encre... Un, puis deux, puis un : Notre couple noir et rouge nimbé de lumière crue dans l'immensité..., deux chauves-souris siamoises.

- Matra !
- Andros !

Un rayon rouge fend l'Univers qui s'éteint. L'anse sombre d'une protubérance ubérale, dont le téton s'illumine un instant, refoule les eaux apeurées. Matra ! Ses hanches et Ses fesses se dérobent, Son dos noir retourne à l'onde. Matra ! Des serpents cascaded sur le contour flou de Son visage noyé. Son œil mûrit un sourire améthyste. Matra ! Un deuxième rayon fulgure. Sur l'Univers entier point une aurore mauve. Matra ! Son bassin s'exhausse, le galbe d'une jambe, des bras raidis par l'effort. Matra... Tout le corps des ténèbres bascule pour émerger...

Et Mon immense sexe ! le promontoire glâbre et l'estuaire grenat !

- Andros !
- Matra !

J'écarte les cuisses. Ton jet de lumière plonge dans Mon vagin. En cette forge, des eaux se ruent que Je refoule. Une langue de feu remonte dans Ma poitrine... Une planète verte s'élève sur les flots. Un nymphéa immaculé jailli de Mon nombril se déploie jusqu'aux confins de l'espace et s'évanouit... De Mon large orifice navré débonde un flot d'humeur blanche mêlée de sang, quatre fleuves verdâtres qui se coagulent en îles... C'est la fin et le début, Je m'affaïsse... Mon ventre devient grotte, Mes seins immergés n'offrent plus de refuge. De plus en plus vaste, de moins en moins dense, J'étouffe sous le poids de Ma création... Mes lèvres se desserrent, Mes dents éclatent, pour jouir, pour remercier, d'un souffle glacé qui se refroidit...

- Andros... Nos enfants... Nos enfants...

Silence... Son chaos La redissout. La nuit s'est faite
Femme, la Femme redevient nuit. De cette deuxième étreinte,
Elle conservera le souvenir d'une annihilation totale dans un
espace intercalé au sommet d'un crâne, entre le pistil et la
corolle d'une fleur... Elle qui se tait, gardera longtemps le
silence.

*
* *
*

Au fond de la cavité qui éructait spasmodiquement des
boues sanieuses et chargées d'œufs blancs, bleus ou noirs,
de caillots soupirants et d'yeux retournés, vint éclore une fleur
livide aux étamines filamenteuses dont les extrémités fructi-
fièrent en minuscules androïdes cinabarin.

Les palus argileux exhalaient une épaisse brume sulfu-
rée. Une étrange végétation se jonçait sur le parvis : des prê-
les vertes, des champignons blanchâtres et phalloïdes ; sur
le seuil des soies molles.

Des corbeaux velus brisaient hâtivement leurs coquilles
bleues. Patients, les œufs blancs et noirs tout débattus d'éti-
nelles s'abandonnaient aux courants en musiquant. Les
androïdes qui contenaient de leurs mains à quatre doigts les
secousses désordonnées de leurs cordons ombilicaux, entre-
prirent — qui rampant, s'agrippant, titubant — de gagner
la sortie. Identiques, asexués, nus, chauves et imberbes, au
cœur desquels palpitait une flammèche, ils halaient leurs
tuyaux en progressant voûtés vers la clarté rose. Le tapis
d'algues bleues glissait sous leurs pieds qui s'enfonçaient dans
la boue rouge, enlisant la plupart. Ils adoptaient en mourant
une teinte turquoise, tandis qu'une tache noire signalait l'arrêt
de leur cœur.

Les androïdes étaient des centaines, des milliers, davantage. Beaucoup avaient péri, redigérés comme des chatons par l'autre gourmand de l'immense matrice. Derrière les indécis parvenus au porche de la grotte et guettés par les amanites au méat aspirant et les prêles acérées qui déroulaient leurs fibres en sifflant, d'autres naissaient, plus vigoureux et hardis. Leurs yeux roulaient une perle liquide : creuset de l'âme, mémoire d'eau et de lumière ; pour paupières, une membrane nictitante qui les aveuglait quand leur tête basculait vers le haut.

Les androïdes se déployèrent en triangle sur le terre-plein et l'un d'eux se risqua. Une amanite se pencha, vite ! il lança son lasso ! Alors, dans la plus extrême confusion, tous se ruèrent en avant. Le premier champignon succomba étranglé : il se banda, cracha une âcre flamme et s'obscurcit. Les prêles sectionnées ou cassées viraient au rose...

Dans la vallée empuantie par la calcination des soies, les androïdes franchirent le barrage. Quatre miroitantes rivières blanches, grossies par la sève amère des végétaux, disséminaient aux quatre coins les rescapés, charriant des îles hérissées d'équisétacés qu'elles déchargeaient ça et là.

*
* *
*

Ce n'était pas le premier jour, ni le dernier, seulement un jour.

Ce n'était pas l'Univers entier, mais la petite région d'une planète immense dont la sphéricité limitait l'horizon.

Ce n'était pas toute la vie, simplement deux formes d'existence : des dizaines de milliers d'androïdes et la végétation qui les avait précédés sur les eaux stagnantes qu'un brouillard épais dépolissait.

la canalisa entre ses paumes. Les Sidots se rapprochèrent à croupetons. La sibylle annonça :

— Je les vois.

Gamachie s'enquit :

— Qui sont-ils ?

— Ceux que nous attendons.

Euglène demanda :

— Combien sont-ils ?

La sibylle frissonna et tourna négligemment ses paumes derrière elle. L'on apporta l'égide, elle s'en couvrit les épaules et hoqueta :

— Un homme et une femme.

Sans rien ajouter, elle urina sur les flammes et sauta sur ses pieds. L'adolescent brun proposa :

— Allons !

Ils le suivirent dans la forêt.

Il faisait encore nuit, le ciel était couvert. A gauche, une tremblante bruissante ; à droite, derrière le gave jasant avec les galets, une forêt de chênes et de châtaigniers. Silvia resserra son manteau de laine noire sur sa robe blanche ; en robe rouge, le pylos sur la tête et les sandales aux pieds, l'Éthiopien restait fidèle à lui-même. Ils dépassèrent sur le ballast des wagons rouillés, une locomotive électrique solidement arrimée par des lianes depuis un bon siècle ; ils marchèrent mieux sur les traverses. Au pont, c'était Orthez. Sous le regard glauque d'une aube enchapée, de nombreuses silhouettes se pressaient au bord de l'eau. Nébo et Silvia reconnurent les Sidots, Navarrine et ses chèvres. Gamachie leur cria :

— Qui êtes-vous ?

Nébo leva sa main droite et dit :

— Je suis le Roi du Monde.

Silvia leva sa main gauche et dit :

— Je suis Celle qui est.

L'Hôpital d'Orion. Là, comme l'avait pressenti Nébo, Fébus avait succombé à une attaque après une partie de chasse à l'ourse, il y a plus de sept siècles... Nébo et Silvia avaient trouvé place autour du feu en face de Navarrine. Eugène s'approcha du chaudron qui tiédissait sur la cendre, remua le brouet avec une grosse cuiller, en emplit deux bols d'argile, ajouta du lait de chèvre et une bonne ration de miel puis les servit. Nébo observa les yeux bleus de la jeune fille et estima :

— Tu portes toujours aussi bien ton nom, avant de se tourner vers son compagnon. Que reste-t-il du Béarn ?
Gamachie haussa les épaules :

— La même chose que dans tout le no man's land. Ici comme ailleurs, entre les rivières et les lacs bordés de pleureurs, des forêts réfugiées sur les collines, des ruines de villes habitées par des esclaves sous la coupe de moines-soldats. Sans structure administrative ou commerciale, sans couverture sanitaire ou hospitalière, un seul territoire entièrement déconnecté... Après la vitrification de plusieurs grandes cités et la signature du consensus épargnant quelques mégapoles, la poursuite de la guerre, omnicide, écocide. Faire la guerre ne conduit plus à la paix mais à des sursauts offensifs au rythme des découvertes de silos oubliés ou des remises en service d'armes aussi variées que les virus, les fièvres et acides de combat, les bombes thermonucléaires, à neutrons ou cérébrales, les satellites à lasers micro-ondes facteurs de mutations, de destructions des défenses immunitaires ou génétiques, de cancers... Plus les dommages subis par la nature : embrasements ou défoliations de bois, réchauffements provoquant de terribles crues ou hiver nucléaire gelant fleuves et lacs, dégradation presque totale de la couche d'ozone... Et ces hordes de vagabonds, une forte majorité de jaunes, entraînées par des chefs cruels qui ont réinventé toutes les armes de la hache de pierre, au bâton ferré, à l'arc, à l'arbalète et j'en passe.... Tribus nomades constituées d'instinct en

phalanges paramilitaires pour s'éviter le suicide. On ne sait jamais ni où ni quand elles attaquent. La situation ne se juge qu'à vue de nez ! Massacrant en priorité les femmes blanches pour éviter la reproduction, ces formations progressent sans but, sont stoppées un jour par une bombe, ou sombrent dans une fosse. Même sous terre, des bandes d'affreux s'entretuent où exterminent les nids d'hibernants. La loi de la jungle est bien la seule inviolée !

Navarrine prit la parole :

— Des arbres à l'homme, l'on croit reconnaître ce qui a beaucoup changé. Les animaux aveugles sont devenus dangereux. L'ours ne se satisfait plus de baies ; les aurochs, les pottoks, les cerfs et les cochons sauvages ne dédaignent pas une carcasse. Quant aux singes, ils ont vite adopté tous les vices des hommes ! Dignes successeurs de ceux-ci s'ils n'en sont pas les descendants ! Et la vermine animale grouille sur les traces de la vermine humaine : pous, rats et vautours auxquels de bleus feux-follets signalent les charniers à fleur de terre..., pour des festins de goules que ne dédaignent pas certains humains dégénérés ! Nos lendemains hurlent de peur ! Tout à l'heure, à l'instant, ce peut-être l'enfer..., nous ignorons même si notre prochain pas nous est dû !

— Qui gagnera cette guerre ?

Gamachie répondit :

— Personne. Et personne n'y mettra fin. Les hostilités ne s'achèveront qu'avec la disparition totale du genre humain. Navarrine en doutait :

— Voire !... Les animaux se dévoreront, les arbres engageront la bataille. Déjà l'on n'est moins sûr de leur prétendue immobilité... L'on verra sur les troncs bâiller des bouches et lentement les racines se transformer en jambes...

Eugène prit la parole :

— Sur le plan religieux, il semble qu'à défaut de divinité, les rites et les cultes les plus primitifs se soient réactivés mais

dépourvus de sens. Des sacrifices humains et des offrandes de cœurs palpitants au soleil... Des lances brandies vers les cieux par des guerriers sur le rivage des lacs... Des femmes aux chignons blonds qui se font féconder par le seul survivant d'un massacre avant de l'égorger... Des hommes en transe sous la lune, dont l'un présente un crâne blanchi ; demain ce sera le sien... D'innocentes offrandes de fleurs blanches ou jaunes aux arbres ou aux ruisseaux, des chants autour des feux, des orgies sous l'empire de la drogue... Des aveugles nus et épileps portant au cou une bulle-miroir...
Navarrine conjectura :

— L'homme se redressa après la pierre, par mimétisme de posture. Mais la tête masquée de l'homme au torse chaulé qui trépigne devant le feu, fait-elle le rapprochement ? Ces rites qui ne dérivent d'aucun mythe, puisent leurs images au sein de l'animalité, du biologique, de la matière... Heureusement, la Grande Mère, le mythe central, se ressourcera, se réactivera, par gravitation de l'organisme physique vers sa forme originelle, par dévalement de la conscience dans l'inconscient, qui l'enveloppe et la rassure.

Dans le bois enluné, Silvia s'interrogeait :

— Mère, comment vous prier ? Voilà si longtemps que Vous êtes silencieuse, que par moments, je crains de Vous avoir perdue.

Elle se tourna vers Nébo. Depuis quand la regardait-il avec ses yeux pleins de désir et de tendresse confuse ?

— Ah, aimé !

Son cœur débordait. Elle soupira émue et chercha le ciel entre les frondaisons.

— Mère, je Vous sens parfois si loin... si loin... Aimé, allons dormir dans cette chapelle !

— Ah, non ! cela tue l'amour !

— Nous nous sommes pourtant mariés à l'église !

— C'était alors l'usage. Mais la Pierre nous avait déjà unis et nous a offert en prime une lune de miel roux. Je préfère une couche entre nos chevaux.

Ils jetèrent leurs robes et s'étreignirent. La bouche de Nébo retrouva le fruit délicieux.

— Aimée, j'avais oublié ta figue, ce bijou rose et noir...

— Aimé, j'aperçois ton membre, nutation lente et quêtuse.

Elle crocha ses jambes autour de ses reins, l'attira. Il posa sa tête sur son épaule et empauma ses fesses.

— Aimée, ton soliflore...

— Aimé, quand tous les feux du monde seront noyés, quand tous les foyers seront piétinés, tu trouveras encore en moi des braises pour ranimer la flamme.

— Aimé(e), la guerre est partout, sauf là où nous nous aimons. Si le déluge est proche, nous sommes les maîtres du temps et de l'espace. L'espace, que tous veulent posséder sans pouvoir en dérober plus que le volume de leurs corps. Le temps, à quoi bon ? Il est inépuisable.

Ils changèrent de position. Silvia dessus, Nébo dessous, les bras en croix, oscillants ; bateau et onde, il poussait l'île vers le ciel, elle le ramenait dans son bassin. La vue brouillée, gémissants, suppliants...

— Aimé(e), endormis, nous nous aimons.

Un bombyx immaculé voletait autour des lèvres de Silvia. D'où venait cette boulette de laine vibrante percée de petits yeux rouges ? Émanerait-il d'elle ? Il effleura sa bouche, il la butina... Nébo levait la main pour l'en chasser quand Silvia lui saisit le poignet. Elle fixait le bombyx. Son souffle se déconcerta, elle bâilla. Le papillon osa entrer, juste un instant, puis ressortit. Il attendait. Silvia s'assit, lâcha la main de son époux et se leva :

— Comment ne pas le suivre ?

« Comment ne pas accompagner mon aimée ? » songea Nébo.

Était-ce le soir ou le matin ? Le serein ou la rosée ? Un crachin frais saturait l'air dans un silence si profond que Silvia frissonna. Elle s'engagea dans la forêt d'un pas pressé derrière le papillon blanc, dut se mettre à courir dans un espace soudain familier. Le bois lacté ! Le bombyx disparut. Silvia échappa à Nébo qui la suivait, qui la revit : un lourd papillon blanc ? une nymphe immaculée ? Elle redevenait Silvia, de nouveau bombyx. Des fils de soie s'étiraient furtivement entre les troncs luisants, s'évanouissant au moindre toucher tels des rayons de lumière. Nébo ne pouvait ni appeler Silvia, ni accélérer. Il se contentait de garder dans son champ de vision son amante ou l'insecte — « ton âme, aimée ? »... Les chênes conversaient à voix grasseyante et tapotaient leurs trésors lumineux, que Silvia discernait sous la terre, autour des fûts. Forêt bleu sombre, formes estompées, noires et grises. Les arbres irradiaient une chaleur continue qui gonflait leurs troncs et ébouriffait leurs frondaisons. Se retrouvant nez à nez avec le bombyx, Silvia ferma les yeux et crut le heurter... Les bois transpiraient soudain de bêtes grouillantes, invisibles et chuchotantes, dont elle ne pouvait saisir les paroles. Silvia rouvrit les yeux, alarmée. Une moiteur animale imprégnait toute la forêt qui s'était alourdie, fécondée de rêves. Où était le bombyx ? Si loin devant elle ?... Nébo s'adossait à un chêne pour souffler quand il s'en écarta avec effroi et l'envisagea : il avait parlé. Silvia reparue, il se lança à ses trousses. Or, toute la forêt se dissolvait, se diluait et se refermait derrière elle. De nouveau elle voyait au sein des arbres. L'herbe carminative, la plante médicinale attiraient ses regards en clignotant. Elle ralentit. Le bombyx voltigeait autour d'elle. Richesse némorale ! humidité traînante ! Les champignons semblaient de somptueux coquillages. Silvia s'arrêta, leva les yeux vers les cimes : les feuillages étincelaient ; la forêt se donnait, se révélait. En toute confiance, reconnaissant sa déesse, la nature parée se désoccultait. Silvia poursuivit à petits pas, se prit à murmurer :

— Père, j'avais oublié que les forêts étaient si belles. La forêt magique s'épanchait dans la forêt vivante. Silvia ne louvoyait plus entre les arbres, elle progressait en ligne droite. Ils n'étaient qu'un seul tronc et un seul feuillage. Nébo la suivait en se cognant. Silvia participait de la nature, sa conscience fusionnait avec la sienne. La pleine lune se montra dans l'échancrure des frondaisons.

— Mère, Vous êtes là aussi.

Les chênes s'étaient tant resserrés qu'il eût fallu nier l'obstacle pour passer. Silvia, qui les traversait, effiloçait leurs âmes en se frayant une voie entre les branches et les rythmes. Le bombyx l'entraînait. Elle évitait les concrétions trop denses, elle empruntait les couloirs plus flous. Si elle fermait les yeux, une multitude de regards l'entouraient. Quand troublée, elle les rouvrait, ils s'estompaient autour d'elle... Il poussait des arbres tristes ou gais, plus ou moins bavards ; des arbrisseaux pleins d'espoir et des infirmes déçus : ceux que l'on abattrait, ceux qui se savaient stériles ou condamnés par la foudre. Des figures dans le feuillage, des visages sur les troncs apparaissaient subrepticement. Silvia dévala une déclivité de terrain et buta sur un tronc lisse. Pauvre hêtre ! un Faux de Verzy, un monstre génétique déformé par les mutations ! Émue, Silvia se plaqua contre lui : aux battements de son cœur, elle sentit sous l'aubier répondre les siens. Une voix bégaya :

— Bonjour, Féa Silvia.

Elle observa les autres arbres. Tous des hêtres qui allumaient au nœud de leurs fibres un mésophyte palpitant et s'écriaient :

— Te revoilà, Féa Silvia !

Elle recula, ne le toucha plus que du bout des doigts. Son sang coulait dans ses veines, la sève montait, produisant un curieux picotement entre sa paume et l'écorce. Où était le bombyx ? Et Nébo ? Elle s'enfonça dans la hêtraie. Encore des tortillards, puis une conscription de hêtres verts et droits,

sûrs de leur jeunesse qui dévoraient la terre et le ciel sans trouver le temps d'adorer. Leurs cœurs brillaient moins fort que leurs fûts luisants parcourus de sève bouillante. Mais tous saluaient son retour. Dorénavant Silvia n'avait plus besoin de guide, elle pressa l'allure, dépassa de vieux arbres descendants et se figea éblouie, bouleversée : des hêtres pourpres ! un noyau de hêtres pourpres au sein de la forêt ! Huit qui en entouraient un, plus gros, plus vieux, au tronc cendré.... Silvia observa le ciel, qui s'éclaircissait avec l'aube, que la feuillée chaude de l'arbre-maître rosissait comme s'il conduisait le jour. Elle se précipitait quand des branches l'entravèrent, lui coupèrent le souffle. Elle dut s'agenouiller, tremblante. Là ! devant elle ! D'autres rameaux interdisaient de se rapprocher. Silvia n'en pouvait plus, elle gémit :

— Père ! et bondit sur ses pieds. Plus d'obstacles. Elle courut, trébucha, se prosterna, s'affala au pied du hêtre pourpre sur l'humus chaud de ses pantoufles.

— Enfant..., soupira la voix de Gamachie l'Ancêtre.

— Père ! oh, Père ! répéta Silvia.

Elle pressa son front sur le fût ridé. Il reprit d'une voix cassée :

— Ma fille...

Une main bénissante effleura ses cheveux. Silvia ferma les yeux. Gamachie expliqua :

— Les arbres sont des piles énergétiques. Les hommes l'ont oublié ; ils ne touchent plus le bois, c'est pourtant une psychothérapie plus efficace que tous leurs rites... Dès que j'ai su votre retour, j'en ai informé tous mes hêtres et puis j'ai pris la parole pour rassembler les Sidots qui erraient, dispersés depuis des siècles.

— Que deviens-tu, Père ?

— Hêtre ou ne pas hêtre ? Toute une hontologie... Mais je pète la santé ma fille, même si je ne déplace plus mes hêtres que par mesure de sécurité. Et j'ai gardé l'âme d'un père.

Tu n'as peut-être pas remarqué tous les berceaux suspendus aux branches, ni rencontré à cette heure matutinale tous les enfants qui ont échappé à l'infanticide ou à l'exposition comme dans l'Antiquité. De toutes races, surtout des filles et beaucoup de malades, de trisomiques, d'invalides, de contre-faits et de nains. Tous futurs Sidots ! C'est un petit boiteux qui règne sur eux, comme il se doit. Je les héberge. Il n'y a plus d'hamadryades mais ils traient toutes les femelles des mammifères et le sol est riche. Je vieillis lentement, Silvia, je m'éternise sans la crainte des papivores de ma jeunesse. Les forêts libres sont tellement plus belles que les plantations rigides. Regarde, Silvia !

Et Silvia vit : entre ses racines, sous la terre de verre, suspendus ça et là dans une apparente fixité, des polyèdres noirs et lisses, plus ou moins gros et réguliers.

— Voici symbolisée toute la mémoire de l'Univers rassemblé dans un hypercube. Constate-le : cet espace est affecté d'une direction de fuite, celle de Montaner, le centre du monde. Partout je serai là ! et je mènerai les Sidots — j'ai l'habitude ! —, les descendants des cagots et tous mes petits protégés, je les conduirai jusqu'à la Terre Promise. Nous communiquerons par des cages de bois dans les hêtraies toujours inviolables. Toi, tu t'occuperas de la flamme ! Tu ne l'as pas oubliée, j'espère ? Je crois que c'est pour bientôt...

— Non, Père.

— Tu retrouveras ton prince rouge sur le chemin. Je n'ai pas voulu qu'il parvienne jusqu'à moi car je suis un père jaloux. Il erre dans le dédale des hêtres brusqués par le ciel. Ils radotent souvent la nuit, mais j'ai moins besoin de sommeil. Bonne chance, mon enfant ! Relève ton front afin que j'y dépose un dernier baiser...

Silvia retrouva Nébo. Il observait dans le trou du ciel un gros oiseau noir vers lequel convergeaient les étoiles pâlistantes.

— Nébo !

Elle était près de lui. Il courut vers elle. Prenant sa main, elle eut aussitôt la sensation d'être reliée au sol par d'innombrables racines. Ils s'étreignirent brièvement, repartirent par le bois. Nébo ferma les yeux : il était arbre, donnant la branche à un arbre, deux troncs couraient entre les troncs. Nébo rouvrit les yeux : ils demeuraient arbres et marchaient sur des eaux vertes aux rives fluctuantes. Silvia l'entraîna plus vite. Toujours des hêtres... « Et moi, pauvre sapin... » Puis des chênes et des châtaigniers.

— Aimé(e), nous sommes encore si jeunes. Aimé(e), nous sommes déjà si vieux.

Ils s'élançaient dans la brume consentante emmêlée d'arbres. Ils traversaient les troncs, les feuillages. Les lambeaux de leurs vêtements éclosaient en fleurs multicolores. Ils restaient arbres. Ils redevinrent homme et femme, nus, que l'orée du bois rhabilla. Le gave immense roulait à leurs pieds.

— Partons, Nébo !

— Aimée, ai-je rêvé d'un papillon ?

— Peut-être.

— Où est-il désormais ?

— Il tournoie près des bouches rapprochées d'Eugène et de Gamachie. Nous les rejoindrons à Montaner.

Ils passèrent à gué la rivière. Un kilomètre de galets polis à franchir sans s'arrêter, d'un unique bondissement, rebondissement.

*

* * *

Le micro-climat doux et humide qui régnait dans le sud de l'Ariège avait favorisé une végétation luxuriante de buissons croulants d'escargots qui constituaient l'ordinaire — en

soupes, ragoûts, brochettes, agrémentés d'une grande variété d'herbes et de baies — des rescapés du dernier bombardement, consitués en clans au hasard des grottes. Fors les charognards ou la vermine, toute autre faune avait disparu.

La chute d'une missile entraîna la formation d'un tel nuage de poussière qu'il obscurcit toutes les Pyrénées. Un matin, le soleil ne se leva pas. A midi, les ténèbres persistent, puis le jour suivant. Les rivières gelèrent jusqu'à fond de lit, enchâssant les poissons. Les escargots congelés furent stockés au fond des cavernes. Le soleil au zénith ne brillait pas plus qu'une lune qui, aux heures de nuit, demeurerait invisible. Et l'humanité qui n'en finissait plus de mourir, résistait avec une opiniâtreté indécente.

— Aimé, toi, moi, nous pouvons nous détacher d'eux. Nébo enlaça Silvia.

— Aimée, ferme les yeux. Je boucherai une de tes oreilles, j'approcherai ma bouche de l'autre. Voilà. Ils ont disparu. Je soulève une herse de stalagmites. Des corridors sombres fuient les porches éclairés. Ils sont revenus : l'ourson joueur, l'adulte qui aiguisé ses griffes aux parois, le moribond qui aménage sa dernière couche entre les carcasses, avant la mortelle hibernation dans ce sépulcre qui abrita sa naissance et ses amours. Caverne de mémoire... Regarde sur la pierre cette silhouette d'un animal sauvage, le ventre barré d'un trait. Une femelle ou un mâle blessé ? N'est-ce pas la même chose ? Le Christ au flanc percé, n'est-ce pas la même idée ?... La mémoire, c'est la conscience du temps, l'inconscient c'est la mémoire du temps. Et la nostalgie est un décalage de la psyché — cette psyché qui permet de se recentrer, de se ressourcer... On se trouve devant chez soi et ailleurs dans sa tête. On se croise sur les chemins.

Silvie s'inquiéta :

— En quels palais, sur quelles cimaises accrocherons-nous nos images et nos perceptions ? Ce que la mémoire conserve à l'insu de l'âme ?

Nébo la rassura :

— Tout ne peut s'annihiler : la branche sur laquelle l'homme s'est perché, tout caquetant, et le sol sur lequel il se reçoit. L'homme ne peut détruire ce qu'il ne saisit pas, son inconscient est un garde-fou !

— Oui, aimé, la mémoire était là avant même le temps. Qui de la vie ou de l'Univers s'en passerait un seul instant. J'imagine la mémoire comme une cavité au fond de l'être, qui conserverait plus ou moins fidèlement idées et images dans des amphores envasées.

— Aimé(e), n'aspirez-vous pas simplement à nous rémémorer ?

Un hiver terrible succéda à l'hiver nucléaire : pas de neige, de la glace ternie sous le ciel sombre.

— Aimé, au printemps, qu'est-ce qui repoussera ? Une toundra ? Des lingas ? Avec des vautours et des rats tentés par les cadavres ramollis ? Des mutants affamés plus anti-hommes que surhommes, des colonies de monstres rampants et écervelés, dans le cœur desquels nul n'aura semé l'idée de Dieu...

— Aimée, tout reste possible si nous sommes là. Attendons ici, à la limite de l'ombre, la fin de l'hiver. Nous nous aimerons et les pierres les plus froides allumeront notre feu.

Il y eut un matin plus clair. L'embrasure carrée s'ouvrait sur le ciel mauve.

— Aimé, est-ce encore la guerre ?

— Aimée, c'est toujours la guerre. Mais depuis longtemps la haine n'en est plus le moteur.

— Alors quoi, qu'est-ce, qui la ranime sans cesse ? La rancune d'Abel ? Ou bien cela remonte à la première pierre brandie par un hominien au-dessus d'un autre ?

Nébo prit la main de Silvia et l'entraîna jusqu'au seuil. Le printemps forçait sur les cailloux des épineux chétifs et des

hêtres nains. Ils sortirent. Des pottoks paissaient à regret l'herbe grise. Au ciel rondaient les rapaces en quête de macchabées. Des bourrasques leur renvoyaient des odeurs atroces. Nébo et Silvia se forcèrent à sourire, clignèrent des yeux au soleil flou et s'éloignèrent résolument de la grotte. Ils aperçurent des silhouettes humaines, noires et haves qui se risquaient aux premières lueurs pour fondre dans leurs paumes un gros glaçon. Les vautours, les rats, les insectes s'invitaient au festin : tant qu'il restait une chair putréfiée ou un moribond à bout de vivre — on peut se tromper, non ? — pour leurs griffes et leurs crocs ! Des charognards avaient crevé les yeux d'une femme que d'autres violaient. Non ! ils s'apprêtaient à déjeuner ! Et sur d'autres corps, des hommes plus valides s'attablaient poliment et sans honte avec les pires prédateurs pour consommer les restes de leurs parents. Quel dommage ce fût de tout laisser se perdre !

— Aimé, pourquoi la guerre ?

— Aimée, ils meurent d'ennui et la vie est un luxe dans l'Univers.

Nébo et Silvia se dévêtirent devant le torrent gelé et étendirent leurs robes sur la mousse noirâtre. Et la glace fondit sous leurs pas. Ils s'accroupirent dans l'eau. Et toute la rivière se libéra d'un coup. Une eau tiède coulait des collines.

— Aimé(e), célébrons la venue du printemps.

Ils s'éclaboussèrent et bondirent sur la berge en riant. Sous leurs habits, la mousse avait verdi. Nébo attrapa la taille de Silvia qui s'échappa en virevoltant, accepta sa main. Ils dévalaient les monts en tirant leurs effets et des fleurs multicolores éclosaient sous leurs pas. Ils évitaient les vautours et les rats, et louaient la vie. Ils chantaient, ils dansaient.

— Aimé(e), qu'elles sont belles les prairies printanières ! Qu'important les hommes et la douleur des hommes ! Qu'important la planète détruite, les étoiles éteintes ! Il en reste assez pour nous et pour les Sidots si chers à nos cœurs et qui seront sauvés ! Nous nous aimons.

Ils se laissèrent tomber derrière un buisson. Pour se toucher, se taquiner et reprendre avec sérieux les caresses profondes et les embrassements.

— Aimée, l'hiver ne t'a pas engraisée.

— Aimé, ne nous lamentons pas.

— Aimée, tes seins sont les premiers bourgeons.

Elle empoigna son membre. Il s'engouffra en elle.

— Aimée, quelle ravine soyeuse !

— Aimé, ta fêle souffle en moi le verre en fusion. Forme le vase de tes mains !

— Aimée, je gonflerai une bulle qui réfléchira le soleil.

Ils se rhabillèrent et descendirent le ruisseau jusqu'au village. Ruines et cadavres, deux silhouettes hagardes titubant dans la lumière. Bédous, c'est le Béarn. Le jour retombait vite. Ils se dénichèrent un abri sur les hauteurs d'Osse-en-Aspe.

*

* *

Le premier bataillon de fantassins aveugles franchit le Somport vers minuit. Nullement handicapés par l'obscurité, coiffés d'antennes qui les retenaient dans une nasse magnétique et leur suggéraient musicalement la topographie, ils avançaient sans aucune hésitation. Par milliers, brandissant leurs cannes blanches, ils se répandaient dans les villages, s'introduisaient dans les maisons et tiraient leurs épées pour percer les dormeurs rayonnants d'infrarouge. Un officier les réentraînait, ils poursuivaient leur marche, sans boire ni manger, se déconnectaient en s'endormant — harassés en dépit de la pilule anti-sommeil —, privés de réveil par les vautours et les rats... Un pilonnage de bombes incendiaires réduisit la vallée d'Aspe en cendres. Des culs-de-jatte poussaient leurs chars rapides sur les routes défoncées. Toutes les infirmités

s'exploitaient, même la tête seule, capable de donner une lucidité meurtrière aux circuits électroniques les plus élaborés. Et chacun développait ses perceptions extra-sensorielles. Les armées s'alimentaient en circuit fermé. Le soldat mutilé était rééduqué puis renvoyé au front, tant qu'il gardait un souffle de vie...

La nuit suivante, des bombes éclairantes. Pour quels survivants ? Des oiseaux aux ailes roussies s'égosillaient sur les décombres en croyant le jour levé. Puis des bombes à radiations invisibles, avant d'autres fantassins qui étaient seuls à voir leurs victimes... A l'aube, on parachuta des poupons kaki sur Oloron, une quantité de pupilles drogués qui se jetaient avec leurs rasoirs à dix sur un adulte qui n'osait pas se défendre, lui tranchaient les jarrets, l'étrépaient, l'essorillaient, l'égorgeaient. A quand les légions batraciennes de fœtus ?... Et qui vit encore dans les squelettes noircies des villes ? Trop de mains se lèvent ! la belle obstination ! La terre, elle, s'en souciait peu. Elle roulait indifférente dans ses replis toute cette putréfaction d'humains. Un premier labour, un second, et la vie repart !

Après s'être cachés tout l'hiver, Nébo et Silvia redescendirent dans la vallée. Le chemin était redevenu praticable car le gave s'était recouché dans son lit. Derrière le ciel métallique, le soleil tintait sur la végétation rabougrie.

— Aimé, penses-tu qu'ils laisseront les saisons s'exprimer ?

— J'en doute.

— Aimé, qu'est-ce que cela ? Ils viennent de l'Ariège comme d'une légendaire Arcadie...

Sombres oiseaux du lac Stymphale ! De gigantesques ptérodactyles de fer, tout becs et ongles, crochus, acérés. Des miliers, en couches superposées...

— Aimée, la guerre a repris. Ces monstres nous recouvrent, à rebours nous retrouvons la nuit, et l'hiver...

Des sauterelles couronnées ! Visages d'hommes, queues de scorpion et dents de lion, cuirassées, aussi bruyantes que des chars. Merveilles de la bionique quand elles ne s'offrent pas la vie en dévorant ses occupants...

— Aimé(e), leurs battements d'ailes couchent les arbrisseaux. Frappons nos cymbales et, qu'assourdis, ils se perdent dans la dernière forêt.

— Mais, aimée, quelles armes utilisent-ils ?

Étourdi, Nébo tomba, tenta de se relever. Silvia s'agenouilla, souleva sa tête.

— Aimé, aimé, où souffres-tu ?

— Aimée, je n'y comprends rien...

Elle l'aida à s'asseoir. Autour les rares pousses jaunissaient, les feuilles perforées viraient au brun. Nébo comprit :

— Ils attaquent au désinformateur, des radiations qui perturbent l'ADN en cours de repiquage. Je vais lutter...

Nébo se remit debout. Le ciel s'était éclairci. L'essaim furieux qui vrombissait sur Oloron, se dirigea vers Pau.

— Aimée, cela va mieux ; mes cellules un instant désorientées se réorganisent.

Des moribonds obstinés se tordaient sur le seuil de leurs cahutes. Les animaux battaient désespérément des membres et les vautours qui se posaient sur eux étaient pris de langueur. Même le rat, toujours les dents en avant autour des paillasse tièdes, le rat s'asphyxiait, sa vue troublée le jetait sur sa compagne... Une nouvelle végétation s'inaugura : des arbres éblouissants de fleurs, une herbe drue piquetée de marguerites. Silvia et Nébo exultaient. Ils dansaient sur le chemin.

— Aimé(e), nous nous aimons.

De nouveau le ciel s'assombrit... La guerre ! toujours la guerre ! Qui s'acharne, souffle les derniers flambeaux, se poursuit d'elle-même. Sans homme, quels combats livrera-t-on ? Tout est prévu : les armes se fabriquent automatiquement, les ordinateurs remplacent les états-majors ; les robots

qui relèvent les aviateurs et les marins, se nourrissent de roches. Avec un seul programme : qu'on en finisse avec la vie.

— Aimé, les revoilà !

Des ailes volantes autostables ! Des réduves ! Des scarabées bombardiers sur leur trajectoire en toit d'usine ! Un arrêt pour pisser un gaz lourd et bouillant, une chute de quelques mètres et un bond... Des corbeaux de tôle qui à grands coups d'ailes forçent les vagues mortelles dans toutes les encoignures ! Des phasmes lents comme des dirigeables qui rament dans les airs, arrosent de flammes bleues, se dégonflent et éclatent en l'air avec un cliquetis nerveux d'imprimante... La végétation s'étiola. Entre deux mutations les charognards étaient morts. Le gave poussait des eaux mauves et virulentes vers ce qui restait des villes.

Nébo et Silvia s'étaient agenouillés sous un porche branlant. Paumes contre paumes, les yeux dans les yeux, ils se soutenaient. Une quantité de furoncles éclataient sur le sol. Pas même un squelette d'arbre, quelques briques vitrifiées, des galets confortés dans leur perfection de caresse. Des collines noires ! le flot aveuglant ! les routes effacées ! Silvia inspira profondément :

— Embrasse-moi, Nébo !

Ils s'étreignirent, se relevèrent.

— Aimé(e), la vie, comme la mer, toujours recommencée. Ils couraient tout secoués de rires.

— Aimée, où sont nos grands projets ?

— Aimé, ils n'ont pas changé. Nous irons à Montaner...

Depuis Oloron, des rumeurs, la vision d'un champignon noir au-dessus de Pau. La terreur ! Les bourreaux de Pau se dirigeaient vers Oloron. Une longue colonne de fauteuils à chenilles : des mongols armés de lance-flammes ; les officiers portant minerve, les généraux des lunettes noires, une pince remplaçant une main. Seul le deuxième classe était intact car les handicaps valaient des galons. Le général en chef les

cumulaient : un appareil auditif, le corps tronqué au niveau du bassin, la mâchoire cassée retenue par une ceinture. Il griffonnait sur des lambeaux de papier des ordres que sa cécité lui interdisait de relire... Ils brûlèrent d'abord les poupons de combat, morts ou estropiés, puis déportèrent les habitants à leur base de Herrère. Après quelques tortures récréatives : fillettes déflorées et sodomisées au lance-flammes, femmes couchées sur des chevalets, le sexe ouvert à deux mains par les soldats et rudement saillies par des pottoks en rut, dont on retirait les muselières pour qu'ils les dévorassent..., les hommes furent décapités à la hache, les enfants écartelés sur des pneus et roulés vers un brasier... Tous étaient morts, sans haine. Plus d'États, plus de races, simplement des humains qui ne se supportaient plus. L'on mourait, c'était un but en soi. L'on vivait et c'était pour mourir. On ne risquait que la dimension de sa mort.

Nébo était retombé, s'était relevé ; il boitait.

— Aimée, je vais mourir.

— Aimé, nous mourrons à deux ou nous vivrons.

— Aimée, ils ont dû larguer une bombe sur le pic d'Ossau car le gave monte.

— Aimé, rejoignons les collines.

— Aimée, je suis foutu, laisse-moi.

Elle se pressa contre lui :

— T'abandonner, aimé ? Je voudrais souffrir comme toi, avec toi !

Nébo geignit :

— Tout mon corps s'embrace. Jusqu'où m'entraînes-tu ?

Elle le soutenait péniblement.

— Je te redonnerai ton trône !

Nébo affichait un visage gris et tiré, des vaisseaux bleus palpitèrent nerveusement sur ses mains. Il maîtrisait mal ses tremblements, ses balbutiements, ses trébuchements.

— Aimée, de quel royaume suis-je le monarque ?

— Tu es le Roi du Monde, Nébo !

Il l'obligea à une pause sans s'asseoir et se contraignit à sourire.

Mais, sur le soir, après Escot, à la première hésitation de Silvia, Nébo s'effondra. Elle le redressa, orienta son visage dans la pénombre et annonça :

— Voici le Trône du Roi !

— Aimée, je vais mourir cette nuit.

Il suait abondamment. Elle l'enlaça : comme il avait maigri !

— Aimé, le premier cadeau du jour est un répit.

Nébo ferma les yeux.

— Je me refuse à t'offrir le spectacle de mon agonie... Aimée, je t'exhorte à partir ! Je voudrais trouver la force de rejoindre une plage déserte, je communierais avec l'Univers et la marée haute emporterait ma dépouille... Il fit une pause... Je vais mourir. Porterai-tu la « flamme de la tolérance » ?

Silvia se récria :

— Je dévorerais ton cœur si tu tentes de m'échapper. Nos deux mains se noueront sur la torche, nos bras en flèches la brandiront.

— Aimée, nous ne vieillirons pas ensemble.

— Aimé, nous ne vieillirons pas.

Nébo s'inquiéta :

— Crois-tu que Matra m'accueillera avec le sourire ?

— Aimé, elle te grondera, ta place n'est pas auprès d'elle.

Silvia força Nébo à s'allonger, se coucha près de lui, l'étreignit de tout son corps et appuya son front contre le sien.

— Aimé, si tu meurs, je succomberai avec toi. Ou mon énergie t'aidera à combattre ou elle m'exténuera.

Nébo soupira. Lorsqu'il rouvrit les yeux dans l'obscurité, il aperçut une croix gigantesque au sommet du mont.

— Je rêve, Mère ! En suis-je digne ?

Silvia murmura :

— Oui, mon fils.

— Aimée, je vais mourir. Comme je souffre ! Le trépas s'accompagne de tant de tortures. Épargne-moi, Mère ! permets-moi de passer en dormant...

Il roulait furieusement sa tête de droite à gauche.

— Dormir, dormir, je veux dormir, de tous mes membres, de toutes mes cellules, par la chair et par l'os. Que mon cœur se repose aussi ! il a déjà tant couru !

Silvia se pencha sur lui : elle était sa mère, il la reconnaissait :

— Maryam ? Maryam ! Jadis tu me racontais l'histoire de l'oiseau blanc fécondé par le soleil qui plongea au fond de la mer. Au huitième mois, il enfanta par son flanc droit de nombreux oisillons et son flanc gauche répandit des pierres précieuses innombrables, ternies par l'éclat d'une unique perle blanche... Maryam ? Je me souviens, mais étais-tu encore là, quand les euphorbes candélabres allumèrent dans la nuit torride des flammes éblouissantes. Et je suivis une silhouette blanche jusqu'à une caverne de cristal où un torrent sec charriait des pierres précieuses de toutes couleurs et tailles. Elle avait tes yeux, Maryam, et de grandes ailes de chauve-souris. C'est là-bas, dans le noir, que les rats m'ont appris à boiter.

Silvia sourit. Il se pelotonna contre elle.

— Maryam ! Maryam !

Elle tourna sa tête sur son cœur et l'apaisa de ses battements. Il s'assoupit. Il vivait, Prolongé par le sommeil, il parvint à l'aube.

Nébo et Silvia s'éveillèrent en frissonnant. Leurs yeux brûlants les éclairaient. Leurs corps décharnés et fiévreux s'entrechoquaient. La sueur nauséabonde de leurs visages dévorés leur parut suave : ils n'en finissaient plus de s'embrasser. Et chacun posa sa main sur le cœur de l'autre pour se rassurer, s'entraîner encore. Quand soudain Silvia sentit celui de Nébo buter derrière ses côtes.

— Aimé, aimé...

Elle toquait doucement à sa poitrine. Il la fixait ébahi. La lumière fuyait ses yeux. Tous ses muscles se relâchaient. Son haleine s'estompait. Elle l'appelait toujours :

— Aimé, aimé, ouvre-moi ! Tu es là ?

Puis à petits coups de poing...

— Aimé, ne t'en va pas ! Je suis revenue pour toi et je te sauverai ! Réponds ou j'enfonce la porte ! Je te rattraperai, tu reviendras dans mes bras...

Le corps de Nébo s'affaissa.

— Aimé !

Il souriait ! Une perle étincelante roula dans son regard, le cœur se remit à battre.

— Lutte, aimé !

Nébo se redressa, échauffé. Déjà ingambe, il se redressa, la releva. Mais soudain il frémit, l'écarta en gesticulant :

— Illusion ! cruelle illusion ! Je n'ai ranimé en moi une braise que pour mieux me consumer.

Malade autant que lui, Silvia voulut se jeter dans ses bras. Il la retint :

— Aimée, par pitié, n'approche pas ! J'ai dressé et allumé en moi un bûcher.

Deux flammèches dardèrent en bas de ses cuisses, ses os pétillaient comme des sarments. Nébo tomba à genoux, les bras tendus pour éloigner Silvia. Un seul feu habitait son corps et ses yeux. Ses jambes s'embrasèrent jusqu'aux pieds. Nébo suffoquait en retenant ses cris. Éperdue, Silvia s'accroupit à un mètre, ses yeux rivés aux siens. De courtes flammes bleues apparurent sur le ventre de Nébo, le ceinturèrent, léchèrent sa poitrine, il s'enveloppa de fumée. Silvia se releva, voulut se précipiter vers lui.

— Aimé, je deviendrai eau pour toi !

Il battait des bras tel un oiseau, tel un ..., hoqueta :

— Amour ! amour ! m'aimes-tu plus que tout ?

— Aimé, comment en doutes-tu ? Si je ne puis t'éteindre, je brûlerai avec toi !

— Aimée, ta plus belle preuve d'amour sera ta survie. Le paradis des amants se perpétue dans le cœur de l'autre. Et tu dois porter la torche !

Il serra furieusement les dents : le feu s'élançait de son torse, atteignait ses lèvres, ses cheveux.

— Jure-moi, aimée, que tu la porteras ! jure-le !

Il tendit sa main enflammée. Elle approcha la sienne, l'empoigna. Il se dégagea brusquement. Interloquée, déçue, elle l'envisageait flambant comme une torche, palpitant comme un cristal, puis regarda sa main calcinée, la pressa sur sa poitrine dénudée et s'abattit en sanglotant :

— Aimé, tu seras là au bout du chemin, dis ?

Il se carbonisait. Ses yeux qui la fixaient encore, acquiesçaient avant que la fumée ne les envahît, les soufflât. Silvia se tendit désespérément vers Nébo et retomba d'un bloc dans les cendres tièdes. Ultime vision : ses membres esquissaient fugitivement le geste de refermer son corps. Silvia rampa sur le foyer, elle pressait des poignées de cendres — Aimé, se pourrait-il que tu fusses là ? —, des cendres que ses larmes intarissables transformaient en une boue dont elle se couvrait le visage... Nébo avait perdu toute forme humaine. La fumée emplissait le ciel. Silvia se remit à genoux, ses mains tentaient de retenir la silhouette qui se dissolvait, que le vent emportait en panache vers le Trône du Roi, où tournoyaient des percnoptères tels les perles d'un diadème. Silvia s'affaissa en convulsions sur ce qui restait de Nébo : un disque noir bordé d'herbes roussies.

— Aimé, le lit garde la chaleur de ton corps.

Alors le souffle de Nébo se posa sur la montagne, le ciel offrit à son haleine l'immense miroir de l'horizon qui s'ouvrit sur un cheval blanc et le soleil alluma les crêtes des collines. La robe de Silvia était aussi blanche qu'après une lessive. Elle

sourit derrière ses larmes et ensevelit les cendres et la suie sous une aire d'argile bleue qu'elle lissa, baisa, sur laquelle elle dessina la spirale évolutive.

— A bientôt, aimé !

Silvia s'éloignait à petits pas, se retournant par à-coups. Soudain affolée, elle dévala la colline.

— Aimé ! aimé ! vite, précipite-toi vers moi !

Elle trébucha.

Je dus la retenir.

Elle plana, s'allongea sur l'air.

Je la portais.

Silvia atterrit, de nouveau elle courait, elle ferma les yeux.

— Aimé, je t'attends.

Elle délirait, elle crut l'entendre.

— Aimée, je suis partout ! Où tu es, où tu vas, où tu iras.

Elle applaudissait le ciel et la terre. Elle frissonna et s'écroula. Conscience et raison fuyaient son crâne criblé comme une passoire.

*

* * *

Silvia resserra son manteau noir. Elle s'y ensevelit avec sa douleur et releva sa capuche. La haine sourdait pour prévenir un débordement de tristesse ; et sa fureur grandissait pour compenser la perte de l'amour.

— Aimé, je ne pardonnerai pas ! Aimé, tu es passé, tu ne reviendras plus. Je resterai sourde à toute sollicitude. Je ne serai plus que haine.

Silvia franchit le gave en crue qui délayait les eaux calman-tes des fontaines d'Escot et s'adressa à Matra :

— Je t'invoque, ô Mère, pour une œuvre maligne car rien n'apaisera ma fureur ! N'exauce plus les désirs de ceux qui ont cru répéter leurs fièvres par quelques offrandes sur la mar-gelle : je brûlerai ces dons. Je maudis l'humanité entière. Les humains vont souffrir, ils n'auront jamais tant souffert. Non ce n'est pas assez : je les ranimerai pour les torturer encore et, à l'heure du trépas, toute espérance les quittera... Fantô-mes et terreurs resurgiront. Ils ne seront que cris, larmes, effrois, tourments. La terre entière répondra de leurs fautes quand je danserai autour d'elle la spirale involutive. Humains, je vous hais ! Je refuse vos chants, je ne veux plus jamais vous voir rire... Mère, accorde-moi cette vengeance, même si Tu dois me renier ou passer sur moi Ton courroux, j'userai de tous mes pouvoirs pour les exterminer. Un à un, ils se tairont, ils seront tus. Ils exprimeront cette haine, ils la vivront, elle ne sera plus un choix. Je T'adjure, Mère ! je sèmerai la désolation par toute la terre !

Silvia fondit en larmes et s'écroula ; elle griffait le sol, s'égra-tignait les joues et se cognait le front.

— Aimé ! aimé ! déjà l'éternité m'effraie ! Je détruirai tout pour m'exempter d'attendre. Aimé ! aimé ! mon chant d'amante retournée ne distille que haine !

Une scie pleurnichait, une cloche sanglotait. La vie n'est qu'un point commun aux hommes que la mort confond dans l'unique murmure de l'infini. Qu'en reste-t-il alors ? Une mémoire chinée qui s'effiloche, des cailloux, des taches et des lignes...

— Non ! Mère, je ne pardonnerai jamais ! Ils ont immolé celui que j'aime... A la prochaine nuit, la lune bâillonnée ne mesurera plus les marées et les cycles de la nature. A la pro-chaine nuit, je prendrai la parole et Tu amplifieras ma voix. Dès demain, l'automne remplacera l'été : les arbres porte-

ront des fruits pourris, la rouille attaquera les frondaisons qui se mireront dans des eaux empoisonnées, le narcisse se rongera devant un miroir terni...

Silvia grimaça, frappa furieusement sa tête sur une roche et se redressa égarée :

— J'invite la terre et le ciel, tous les astres à confier leurs rênes à mon cœur car je vais conduire l'attelage. Je serai le lieu sacré où toutes les influences se conjoiendront. Et de mon tabernacle, je tirerai le glaive ! Je respire déjà au rythme de l'Univers. Mère, je réclame le gouvernement du monde ! Le soir tomba, une nuit noire s'appesantit, l'extrême silence provoqua par toute la terre une grande alarme qui retint l'humain éveillé tandis que l'angoisse le pénétrait. Pour la première fois depuis l'apparition de l'homme, les ténèbres ne comptèrent ni mort ni naissance, les arbres figèrent leur sève, les fleurs ne se refermèrent pas, les animaux s'immobilisèrent les yeux ouverts. Toute la création, du minéral à l'homme ne fut qu'attente.

Silvia s'était assoupie, rompue, sous un abri. A l'aube elle se lava à la fontaine. Les eaux reprirent leurs cours, les fleurs ouvertes s'étonnèrent, les arbres pressentirent l'automne. Les animaux et les hommes rechignaient à la tâche et les malades virent leurs souffrances s'accroître au point du jour. Silvia traversa le Barescou et emprunta le chemin du col de Marie-Blanque qu'elle atteignit vers midi, puis le plateau du Bénou, désert émaillé d'iris.

— Je suis la dernière aurostère, celle qui obtiendra raison des cieux mêmes. Qu'ils détruisent la terre ! je m'offre en expiation ! Je réduirai les montagnes en cendres et les précipiterai dans les vallées, j'écraserai les satellites sur leur planète, les astres tomberont sur leur soleil et les galaxies entrechoquées s'effondreront... Je suis l'ultime aurostère. Ici, plus jamais ne viendra pleurer une amante.

Silvia s'élança par les collines pour retrouver les cromlechs.

— Pierres, je vous battraï de feuillages humides ! je vous renverserai pour provoquer le déluge !... Vous êtes toute ma cour, enfants ! Bouquets de fleurs pétrifiées, sur la montagne prosternés...

Elle éclata d'un rire nerveux et courut jusqu'à la chapelle de Houndaas.

— Je danserai entre les cercles la grande spirale involutive, je les engloberai un à un, puis la vallée, le Béarn, le monde. Portant deux doigts à ses lèvres, elle modula un sifflement. Des nues torsées, d'encre et de poix sifflantes, s'échevelèrent et se lovèrent — nadj, naja, esper —..., se lovèrent comme un grand serpent dont un ouragan furieux battait les flancs, un monstre qui se coucha dans la vallée.

— Dansez maintenant ! Je commanderai une aube nouvelle quand tous auront disparu et je te retrouverai : aimé, aimé...

L'espace lui renvoya l'écho de son appel :

— Aimé... Aimé...

Silvia s'allongea sur le dos au bord du ruisseau, les bras étendus et supplia :

— Aimé, si tu es partout, rejoins-moi... Elle se rembrunit, fulmina. Vous me le paierez tous ! Du bébé au sein, au vieillard apprêtant ses dernières pensées !

Sa main gifla l'eau.

— Aimé, je te demande un signe, juste un signe, un fil relié à toi ou un rayon de soleil plus concentré.

Silvia abaissa ses paupières, confia sa face au ciel et son bras au torrent. L'onde fraîche s'attardait un instant dans sa paume ronde puis filait entre ses doigts.

— Tiens !

Elle le regardait perplexe : un fil de soie rouge retenu entre l'index et le majeur. Elle ôta sa main, se releva, le roula, l'étira : il paraissait attaché au fond de la source..., l'autre

extrémité s'échappait de sa robe..., parfaitement sec à mesure qu'elle le halait. Exultante, Silvia repartit à l'assaut des colines, entra dans chaque cercle de pierre. Le fil rouge s'allongea ou s'entortillait, sans se rompre ou l'entraver. Dans un accès de rage, elle renversa les pierres branlantes.

— Pleurez ! pleurez ! Mère, je réclame de l'eau pour le monde entier ! Ah ! vous avez voulu mourir ! Qu'au prochain printemps il ne se trouve plus une herbe, une fleur ou une plante pour germer. Que rien ne demeure debout ou prétende se redresser : ni mont, ni roche, ni tronc. Aimé, je traîne ton cordon ombilical, le sang de la femme et le vecteur demiurgique. Dansez maintenant !

Le soir accourut pour freiner les déprédations de Silvia qui remonta jusqu'au col d'Aubisque.

— Je trace la spirale involutive en scandant ton nom : Matra ! Matra !

Les bois s'embrasèrent un à un : les pins, les chênes, secs ou humides.

— Je tiédirai en mon sein le sperme glacé. Aimé, je te ressusciterai ! Je convoque les sorcières de la Soule, du pic d'Orthy au pic d'Anie. Joignez-vous à ce grand holocauste ! Que dans les feux, autour des feux, les humains dansent ! Et que sur un geste de moi les étoiles s'éteignent !

Ses doigts en éventail ratissèrent les cieux : une nuée de soleil s'obscurcit.

— Chaque nuit j'en soufflerai d'autres. Ainsi s'achèvera l'Année du Monde.

Déchaînée, Silvia bondissait de cime en cime dans l'obscurité, glapissant et vociférant. Le bétail oublié dans les alpages, pris de vertiges, basculait dans l'abîme. Des fenêtres et des portes s'ouvraient brutalement, des fenêtres et des portes que nulle force ne refermerait. Leurs occupants expulsés, apparaissaient hagards, en chemise, au seuil de leurs logis. L'un portait un nourrisson, l'autre soutenait un vieillard et

chacun s'enfonçaient sans se retourner dans la nuit incendiée... Sur les landes, autour de vieux menhirs ou de tas de pierres, près de clôtures en ruine et de vestiges de chapelles, des individus hallucinés tournoyaient avec des torches de brouillard et de fumée. Partout. D'une extrémité à l'autre du Béarn. D'un bout à l'autre de la terre.

— Dansez maintenant ! dansez !

Les rondes se poursuivirent le jour. Les hommes dormaient par à-coups, abrutis, assaillis de visions monstrueuses, frappés d'épilepsie. Ils devenaient fous et les fœtus s'agitaient dans le ventre des mères...

— Dansez maintenant ! répétait Silvia. Ils formaient des chaînes immenses, des méandres, des cercles où explosaient des chœurs. Chacun dansait pour soi et tournait pour les autres, jusqu'à tomber. Et celui qui riait du possédé le remplaçait à l'instant. Sur toute l'étendue des pays, une seule danse, une seule chorée ! Il ne restait plus de vivants que dansant, de morts qu'ayant dansé. Silvia brandit un poing vengeur :

— Je ne dormirai plus, j'arpenterai jour et nuit la terre pour votre malheur. Je ne ressens pas la faim et mes larmes me désaltèrent. Mes forces suffiront à vous anéantir jusqu'au dernier... Mère, reconstruit l'Univers au bout de ma main et je l'écraserai ! Fais jouer les grands attracteurs ! Que les orgues résonnent ! Que les cordes vibrent ! J'étranglerai les phallus pour les roidir et j'étrécirai le sexe des femmes... Les hommes clignent des yeux devant une lueur tant pour eux toute lumière est insupportable. Ils ont faim et soif sans pouvoir manger ou boire. Leurs peaux brunissent, se tannent ou se couvrent de cloques : des corps de cuir irrités de démangeaisons... Ah ! donnons leur ce qu'ils réclament et puis qu'ils périssent !... Mère, ils ne peuvent plus déféquer ou pisser, j'ai bouché tous les orifices. Ils expérimentent de nouvelles unions. Là, une jeune femme droguée, dilatée par des plan-

tes de sage-femme est empoignée par une nuée de mâles priapiques, la bouche écumante, qui ne peuvent la défoncer qu'en la tuant ! Ici un bélier couillard coiffé d'un masque obscène ou le crucifix de fer d'un prêtre prépare le passage, tandis qu'à l'ombre vacillante des brasiers, des déments tentent de s'accoupler, la mère et son fils, la fille et son père, les enfants entre eux... Des énergumènes se plongent dans des eaux glacées pour se calmer ou sautent des bûchers. Des femmes s'oignent de graisse près du feu. Une bougie à la main, les parturientes ne sont plus délivrées : éclamptiques, elles suffoquent, saignent par le nez, les oreilles, la bouche et s'évanouissent... On les éventre sauvagement pour récupérer un enfant sans sexe.

Silvia avait vieilli, s'était cassée : amaigrie, édentée, les seins croulants, les cuisses décharnées, la peau ocellée, elle s'arrachait des touffes de cheveux gris. Elle évitait le miroir des eaux pour échapper à elle-même, désespérée de douleur et d'amour. Ses pouvoirs s'amenuisant, dérisoire, elle changeait les hommes en lézards, en crapauds. Elle multipliait sur la terre dévastée les rats, les cafards ou les anophèles, elle adressait des escadrons de vautours aux cités défuntes ou déclenchait d'ultimes épidémies, en compulsant les vieux stocks : choléra, variole, suette, typhus. Sauf la lèpre, le mal sacré des élus ! Elle épuisait ses lèvres éclatées en vaines litanies déprécatives, en goéties, agissait au coup par coup sans invoquer Matra. Elle maugréait, maudissait d'une voix rauque et tapait du pied en agitant ses moignons et sa courte canne. Sale et affreuse, elle empruntait des sentiers moins escarpés. Ses forces lui échappaient, elle perdait la vue. Assise aux croisées des chemins, elle modelait de vilaines poupées ou des tanagras qu'elle suppliciait, insultait, con-crachait/pissait/chiait et foulait aux pieds. Elle se soulageait dans les dernières fontaines. Elle avançait encore, boitillante sur ses pieds

tordus, dodelinante, méprisante, le poing crispé sur ses sautillantes veines bleues.

Un soir, le soleil ne se coucha pas tout à fait pour Silvia... Le fil rouge se rompit et elle perdit tout pouvoir. Son œil frontal s'ouvrit. Du paysage assombri, elle garda une vision infrarouge : le sol était noir comme le ciel, les troncs rougeoyaient, les pierres jetaient encore une vague lueur. Dans les ténèbres elle se remit en route. Toute la nuit elle ignora sa destination. Un long rayon rouge la halait comme un bardot rétif. Soudain elle s'effraya : des rats, des vautours incandescents l'escortaient. Elle pressa le pas, apeurée :

— Mère ! Mère !

Les rapaces et les rongeurs s'étaient rapprochés, l'un la frôlait, l'autre mordillait ses chevilles ou tentait de la renverser. Des insectes assourdissants grouillaient sous sa robe. Elle bondissait.

— Mère ! Mère !

Sa voix d'enfant, ses pleurs de petite fille... Elle tomba à genoux dans l'herbe, éblouie, et leva la face vers le ciel vide.

— Ma fille !

— Mère ?

— Enfin, Ma fille en as-tu fini ?

Ma paume effleura son front, Ma main ploya sa nuque, la coucha. Je caressais son cœur, ses joues.

— Repose-toi, Mon enfant.

De deux doigts légers, J'abaissai ses paupières. Elle s'assoupit. Je la veillai jusqu'à l'aube.

*

* * *

Silvia, ensommeillée, ramenait ses bras sous son corps. Ses yeux violets se perdaient dans le regard bleuisant de Matra. Puis elle s'assit, se reconnut : son opulente chevelure noire, ses pommettes saillantes, son corps plein et profond. Toute sa jeunesse ! Elle se leva, défaillante de tendresse.

— Merci, Mère ! Mais les humains m'absoudront-ils ?

Je protestai :

— Depuis quand ont-ils le droit de se pourvoir d'un jugement de Dieu ? Ma fille, si tu as estimé les hommes indignes de vivre, c'est qu'ils le sont.

Silvia insista :

— Mère, je les ai condamnés à mort. Puis-je commuer leur peine ?

J'expliquai :

— Non ! nul ne peut rattraper un caillou lancé, pas même Moi ! Et Salomon a renversé la coupe de Makéda altérée ! La terre sera submergée. Le déluge noiera la flammèche que J'ai allumée à sa naissance dans le cœur de chaque homme. Déjà J'ai commencé de remballer et l'Univers s'effondre. Tous les observatoires ont hier constaté le décalage vers le bleu : la fuite des galaxies est enrayée, tout marche à rebours.

Après une pause, Je repris :

— L'humanité ne M'a heureusement pas coûté cher ! Ses parades ne M'amusaient plus. Pour être franche, Je l'avais oubliée avant même qu'elle ne se désintéressât de Moi. Si J'avais dû vivre parmi les hommes, la crainte et le vacarme M'auraient toujours interdit de fermer l'œil. Donc, tout cela vaut mieux ainsi ! Je n'attendais sans doute qu'un prétexte pour Me débarrasser d'eux. A défaut, sa pulsion de mort en aurait eu raison... Et

puis, nous ne nous sommes jamais compris ! Le Paradis ne les intéressait pas et J'ai commis l'erreur de leur confier la terre !

— Pourtant Mère, épargne Montaner et les Sidots. Quant à Montségur...

C'était, bien dans Mes vues. J'annonçai :

— Je ferai croître sous les eaux une algue verte à la vitesse d'un cheval au galop et j'octroierai à Mon peuple un long répit — plus court pour Montségur qui flottera... —, un long répit hors du temps et de l'espace dans le Jardin sur la Montagne Verte, où Gamachie veillera sur eux. Tu les rejoindras avec la torche avant de... Non ! c'est une surprise que je te réserve ! Mais toi seule demeureras éternelle, Silvia... J'étendrai Ma main et Je te conserverai.

— Et Nébo, Mère ? J'aurais tant voulu Te le présenter !

Je souris de sa naïveté et avouai :

— Homo gravis es... Il s'apprête à renaître !

Silvia caressa son ventre avec gratitude.

— Tu lui pardones son incrédulité ?

Je déclarai :

— Comment lui en vouloir ? Par l'amour qu'il te vouait, il M'a donné tant de preuves de Mon existence. Pourquoi les hommes n'ont-ils pas compris que c'était à eux de Me prouver que J'existais. Tu fus, Silvia, Mon aspiration la plus forte à devenir humaine. Ma fille rayonnait.

— Je serai heureuse, Mère ! je suis déjà heureuse de Votre propre bonheur ! Faites de moi ce qu'il Vous plaira. Je servirai Vos vues au-delà de ma joie, de ma vie, de ma mort. Mère ?

J'effleurai son front sans répondre.

*

* *

Silvia se détendit, s'étira dans la chaude lumière. Odeillo-Via ! Son four solaire : un cœur pour tant d'ailes. Et un troupeau de mérens zains conduit par une fière jument au front frappé d'une lunule blanche, qui l'examinait de ses yeux perlés. Silvia jeta son manteau noir et courut vers elle. Elle en pleurait de joie. Le grand miroir engloutissait les étoiles dispersées par l'aube. Le four solaire éclosait, tel un tournesol, telle toute la création quand elle s'ouvre et s'oriente pour adorer qui l'entretient : Matra... Silvia ne doutait plus désormais, elle se dirigerait vers le seul horizon, l'horizon de feu... Elle l'atteindrait, elle attendrait la flamme qui flotte sur les eaux..., la flamme qui devait prendre le relais... Perdue dans une longue songerie, Silvia somnolait sur sa monture qui enroulait la spirale involutive sans toucher le sol. Les temps couraient à rebours, remontaient l'automne, l'été, le printemps. Silvia s'abandonnait et se reprenait. Elle flottait indolente dans sa belle robe blanche. Les prés verts, les arbres en fleurs, les humains si nombreux. La terre offrait de grands miroirs liquides aux cieux... Et cet algue qu'elle n'apercevait pas, cette éponge qui se gonflerait à l'instant où le monde serait englouti, elle réenfantait l'amibe, le poisson, le reptile... Nébo serait avec elle. Miraculeusement épargnés, ils seraient présents au premier matin du premier jour. « Aimé,

nous nous aimons. » Silvia rêvait. La jument marellait sur un champ de nymphéas. Ils rejoignaient une ville aux portes de perles, le cœur d'une marguerite. Une femme enceinte s'y tenait, toute nimbée de lumière, la lune sous ses pieds.

Montagnes du Saint-Barthélémy, trônes sacrés ! Grottes d'Ornolas et de Lombrives, sanctuaires ! Et tant d'autres refuges, tant de pierres dressées, des modestes éboulis aux ruines vertigineuses. D'Odeillo-Via à Montségur, les autels du soleil, la divinité des Pyrénées... Éblouissement, réchauffement et remontée des eaux. Les vallées s'inondaient, les lacs débordaient. Archipel de prés brûlés hérissés de chardons. Des moutons sidérés s'arrêtaient de brouter pour fixer le ciel et ses supernovae visibles en plein jour. Les bergers scrutaient l'horizon aqueux. Les chiens reniflaient la terre en geignant. Les grands cornus, les béliers responsables, juchés sur les surplombs, imploraient silencieusement l'Univers... Une chaleur plus accablante encore. Les pâtres suffoquaient dans le crépuscule. Une procession religieuse égrénaient ses litanies entre les arbres roussis, les pierres brûlantes et les mares évaporées. Avec les ténèbres, sur les collines, des danseurs parés de miroirs, en gants et chausse blancs rondaient autour des brasiers... Silvia cligna de l'œil à la lune. Un bouc blanc gémit. Les bergers se bouchèrent les oreilles. Deux, trois, dix béliers répondirent. Le silence revint. Des cavaliers catalans, étendards déployés, galopaient vers Montségur.

Quatre heures du matin. Le pog hallucinant se silhouetait sur le ciel couvert. Le grand Navarrais pressait en grognant un immense troupeau de moutons comme s'il craignait de rater l'aube. La vallée s'émaillait de feux de camps. Lampe au poing, des centaines de fidèles convergaient vers le château — une enceinte et le squelette d'un donjon percé d'archères. Une heure d'escalade pénible — galets brisés, boue, graviers, fondrières, buissons déracinés — pour rejoindre la cour-

tine. Des tentes de pluies amiantées disséminées ça et là, des canadiennes étroites ; la plupart, hommes ou femmes, entortillés dans des couvertures, veillaient un feu. Qui en rappelait d'autres à Silvia... Cinq heures. Les plus impatients montaient déjà sur les remparts. Il fit soudain très froid. D'aucuns redescendirent, rejoints par ceux qui avaient campé dans la vallée. Une bougie devant chaque maison, un cierge dans chaque main, le pog n'était qu'un buisson ardent.

Ils se trouvaient seuls, face à face, sur le chemin de ronde, guettant le premier rayon de l'été. Il savait que le soleil se lèverait. Elle que c'était la dernière fois. Nébo lui avait parlé de Daniel, le dernier ménétrier de la Montagne Noire. Petit, malingre, visage rond, traits tirés et tignasse raide, si blanc et si ridé qu'il a passé tous les âges. Aveugle, il ne distingue que le disque du soleil. Enveloppé dans une couverture brune, il présidera à son lever avec la cornemuse rituelle qu'il a commencé de gonfler. Il demanda :

— Le ciel est couvert ?

Silvia observa les nues épaisses.

— Non.

Il avoua :

— Depuis cent ans que je viens ici, vous êtes la première femme que je vois. Mais pourquoi m'avez-vous menti ?

Silvia se leva et sourit :

— Pourquoi me voyez-vous ?... Je vais ouvrir le ciel et vous ferez monter le soleil. Commencez à jouer.

Il emboucha son instrument qui associait magiquement des accords de flûte à un ronflement sourd... Dans la brume rejetée par Silvia les officiants de la flamme, talonnés par les eaux, se hâtaient vers la citadelle. Invité par la craba de Daniel, un soleil énorme escaladait l'azur. Quand un rayon incandescent traversa les archères rougies du donjon, maître Claude n'eut qu'à lui présenter la mèche de sa torche pour

l'enflammer. Silvia alluma la sienne sans un mot, puis vint le tour des délégations de toute l'Occitanie... Des cris s'élevèrent... Les eaux ne portaient plus les barques...

*

* *

Seule Silvia, sur un frêle esquif, traversait la mer de verre en fusion, sans rame ni gaffe, comme si l'onde se fût frayée devant elle. Elle brandissait la dernière flamme parmi les torchères dérisoires de Lacq. La terre s'effondrait entre un feu céleste et un feu souterrain pour être remodelée. Quand la plaine liquide devint étale, la barque se figea avec le verre qui s'étama. Torche au poing, Silvia s'avança sur le miroir et débarqua sur l'île verte. Une chaleur extrême ! un soleil si blanc ! si gros ! Silvia foula de l'argile bleue, puis jaune, s'enfonça dans une fougeraie luxuriante et déboucha sur un chemin... « Montaner, enfin ! » La grande forteresse en ruine : dans le fût ouvert du donjon un hêtre bondissait et secouait ses ramures ; les murailles contenaient une jardinière d'aubépines bruissantes d'oiseaux noirs ; car chaque soir les oiseaux blancs qui survenaient des quatre horizons pour occuper les lieux, en étaient dissuadés par les croassements furieux des maîtres-freux. « Je suis l'oiseau blanc. Je suis de retour. » Sur sa gauche, Silvia reconnut le sentier, le lit asséché du torrent. C'était le dernier jour. Elle se prosterna devant sa tombe, ferma les yeux et se vit, couchée sous la terre, tout son corps dispersant encore sa chair et son sang... « Montaner, arche verte ! » Lorsque Silvia s'engagea sur la passerelle pourrie, avec de grands battements d'ailes, les corbeaux s'enfuirent vers le ciel, une fumée que l'air délaya. Dans la cour, comme s'il eût fait nuit, Silvia éclairait avec sa torche l'enceinte effondrée. « Je suis l'oiseau blanc ! et tu es mon